

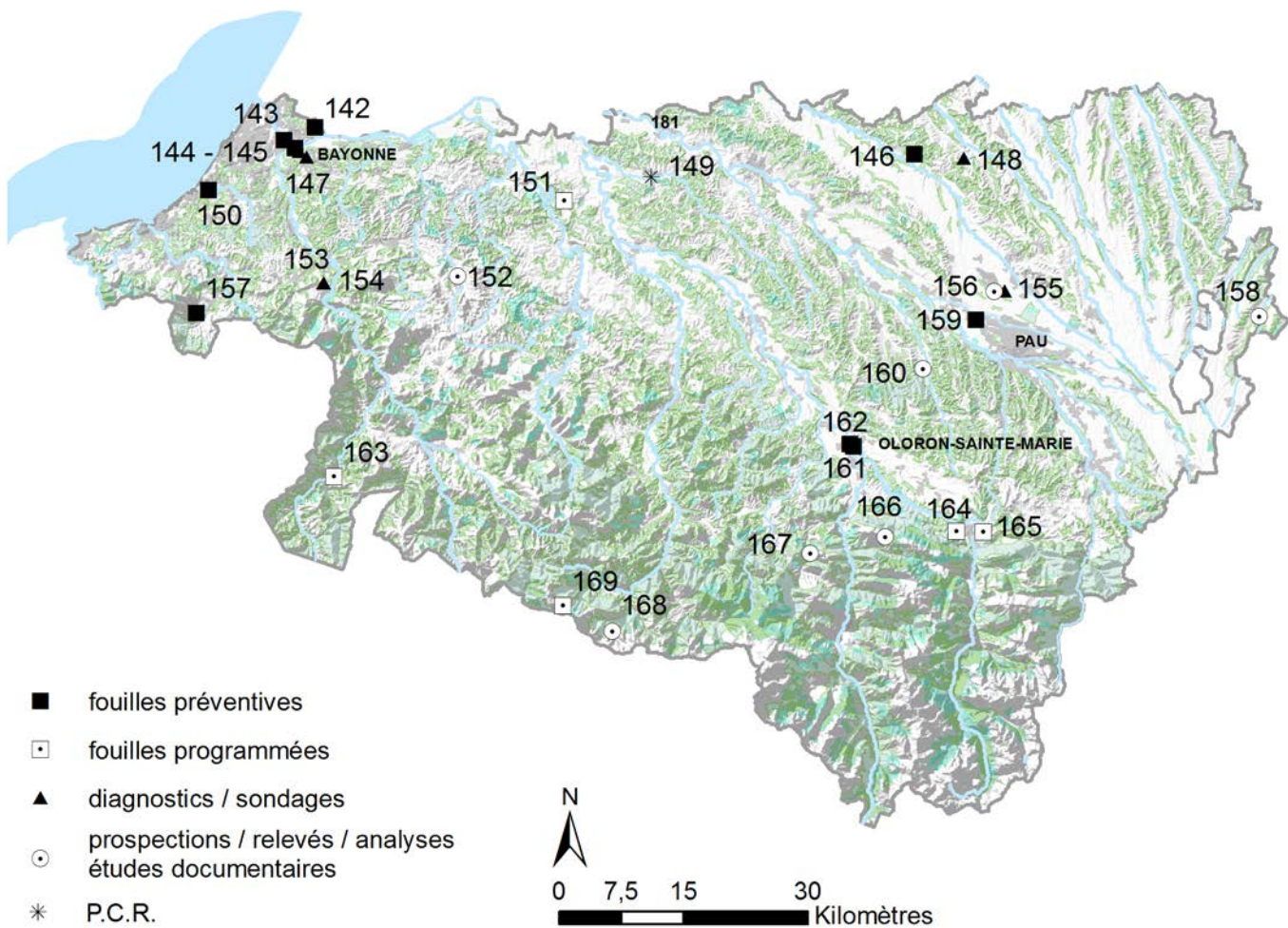


AQUITAINE PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2	0	1	3
---	---	---	---





N° Nat.						N°	P.
026255	ACCOUS	Eglises disparues et sites fortifiés médiévaux en Aspe, canton d'Accous	BERDOY Anne	PRT	BEN	166	160
026366	ARANCOU	Grotte de Bourouilla	DACHARY Morgane	FPr	SUP	151	161
026241	ARUDY	Grotte de Boredela	DUMONTIER Patrice	FPr	BEN	164	162
025822	BANCA	Site minier de Mehatze	PARENT Gilles	FPr	BEN	163	163
026393	BAYONNE	15 chemin de Campagne	FOURLOUBEY Christophe	OPD	INRAP	145	165
026201	BAYONNE	Rue Poissonnerie	BOHNY Julien	FP	EP	143	166
026342	BAYONNE	Le Prissé - CHU	COLONGE David	FP	INRAP	144	166
026132	BAYONNE	ZAC du Séqué	PERROT Xavier	FP	EP	142	167
026128	BIDART	Uhabia	SELAMI Farid	FP	INRAP	150	168
026412	GAROS	Les Campagnes	CAVALIN Florence	OPD	INRAP	148	169
026364	ISSOR	Col de Napatch	ROSE Jean-Eric	PRM	BEN	167	170
026329	ITXASSOU	La place, chemin rural de Larrainartia	ELIZAGOYEN Vanessa	OPD	INRAP	153	170
026204	LACOMMANDE	Jardin de La commanderie	ARTIGAU Grégory-Henry	RA	BEN	160	171
026392	LARRAU	Grotte d'Amelestoy	COURTAUD Patrice	FPr	SUP	169	171
026070	LARRAU	Les Cayolars	CHAMPAGNE Alain	PRD	SUP	168	172
026348	LESCAR	La Cité	KIRSCHENBILDER Benoît	FP	EP	159	174
026390	MONTANER	Château de Montaner	CAMUS Adrien	PRS	SUP	158	174
026343	MORLANNE	Château de Morlanne	BEAGUE Nadine	FP	INRAP	146	175
026408	OLORON-SAINT-MARIE	Ancienne Ecole Marie-Elisabeth	LASNIER Thibaut	FP	EP	162	176
026842	OLORON-SAINT-MARIE	Place des Oustalots, Rue des Barats	ARTIGAU Grégory	SU	BEN	161	178
026374	SAINT-PIERRE-D'IRUBE	Alminoritz	FOURLOUBEY Christophe	OPD	INRAP	147	179
026024	SAINT-COLOME	Grotte Tastet	PETILLON Jean-Marc	FPr	SUP	165	179
026239	SALIES-DE-BEARN	Histoire du sel	MARTICORENA Pablo	PCR	SUP	149	181
025951	SARE	Maison Haramburua	LEGAZ Amaya	FP	EP	157	182
026282	SAUVAGNON	Les Terrailles	CHOPIN Jean-François	OPD	INRAP	155	183



AQUITAINE PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 3

Moyen Âge classique
et Bas Moyen Âge

ACCOUS Églises disparues et sites fortifiés médiévaux en Aspe, canton d'Accous

Dans le cadre des recherches conduites sur l'occupation du sol en Haut Béarn durant l'époque médiévale, une prospection a été menée en vallée d'Aspe (canton d'Accous) au cours de l'année 2013 et ce, en privilégiant deux approches.

L'une visait à identifier, si possible, des sites fortifiés de hauteur. Des sondages précédemment réalisés au sommet d'un piton rocheux – la *Pene de Lescun* –, ont en effet permis d'assimiler le lieu à une probable *roca* (Berday, 2013). Dès lors, il était intéressant de vérifier si d'autres sites du même type avaient existé. Sélectionnés en fonction d'indices fournis par la documentation écrite ou la toponymie, la topographie et la configuration des lieux par rapport aux axes de circulation, huit hauteurs ont fait l'objet d'une prospection pedestre doublée d'une prospection électro-magnétique – cette dernière étant conduite par Jean-Éric Rose. Il s'agit des lieux-dits *Castérucq* (Bedous), *Castet de Bergout*, *Pouey* et *Esquit* (Accous), *Pouey de Ly* (Cette-Eygun), *La Pène* (Etsaut), *Turon* et *Troun* (Borce). À ce stade, aucun indice d'occupation médiévale n'a pu être recueilli, ce qui ne signifie pas, pour autant, absence d'occupation. En effet, le couvert végétal (bois et prairies), souvent abondant, ne favorise guère la lecture visuelle du site et il limite en outre fortement la portée de la détection électro-magnétique. En l'état, ce type d'approche

apparaît donc peu efficient dans ce contexte s'il n'est pas couplé à des sondages.

L'autre volet de la prospection avait pour objectif de recenser et, si possible de localiser les lieux de culte disparus à l'échelle de la vallée. Un important travail de dépouillement documentaire a été réalisé, tant en direction des états de sections du cadastre ancien que dans les archives. Aux quelques mentions d'églises glanées ici ou là, peuvent finalement être ajoutés plusieurs hagiotoponymes qui constituent autant d'indices. Quelques uns de ces lieux de culte sont avérés et ont pu être situés plus ou moins précisément (Saint-Laurent à Borce, Saint-Julien à Osse-en-Aspe, Saint-Jean-de-Laxé et Notre-Dame à Bedous, les hôpitaux d'Astau à Lescun et de Peyranère à Urdos). Pour d'autres, il faut se contenter à ce jour d'un hagiotoponyme comme seule indication (Saint-Barthélemy à Bedous, Saint-Julien à Accous, Saint-Fond à Athas, Sainte-Croix à Cette et à Borce, « La Gleysiette » à Borce). En dépit du caractère lacunaire de ces données, il apparaît d'ores et déjà que le tissu religieux a été bien plus étoffé que ne le laissent supposer les seules églises et chapelles parvenues jusqu'à nous.

Berday Anne

ARANCOU Grotte de Bourrouilla

La campagne 2013, deuxième année d'une autorisation triennale, a été l'occasion de deux phases d'intervention sur le terrain dont les quatre objectifs principaux étaient :

- de retirer une partie du comblement du couloir entre les deux secteurs de fouille (Vestibule et Grotte), afin d'atteindre des niveaux paléolithiques en place et de jeter les bases d'un raccord stratigraphique entre ces deux secteurs.

- d'achever la fouille de l'US 1014 (Mésolithique) dans le vestibule, afin d'atteindre le sommet de l'US 1023 (sommet du remplissage magdalénien).

- de poursuivre la fouille en planimétrie des carrés L 18 à 16, secteur où des fragments d'hémi-côte et de parure sont signalés depuis 2009 (Aurière *et al.*, 2013).

- et de poursuivre le sondage en N17, afin d'atteindre la base de l'US 2007.

Cette campagne a débouché sur quatre résultats majeurs.

Le premier est la compréhension de la dynamique de mise en place des sédiments dans le couloir. La mise en évidence d'un soutirage et des déformations qu'il a induites dans le remplissage ont permis de diagnostiquer la présence d'occupations postérieures au Paléolithique. Ainsi a-t-il été possible de repérer des liens stratigraphiques entre les ensembles fouillés en 2000, à l'aplomb de la lucarne, et des niveaux atteints en 2013.

Le deuxième est la mise en évidence de deux phases d'occupations pendant le Mésolithique dans le Vestibule. Dans ce secteur, le placage préservé de la construction du four à chaux peut être séparé en deux ensembles. La partie sommitale, très endommagée, livre un matériel clairsemé mais pourvu d'un trapèze qui atteste d'une occupation au cours du Second Mésolithique, tandis que la partie centrale livre un matériel plus abondant, attribuable au Premier Mésolithique. Cette fouille, sur une surface très réduite, conforte donc les résultats obtenus à partir de l'examen des ensembles remaniés du vestibule, publiés en 2013 (Dachary *et al.*, 2013).

Le troisième est la mise au jour d'un matériel archéologique inattendu en L17/18 : une nappe de colorant à laquelle sont associés un godet (*Pecten*, cf. fig.), un broyeur et de nombreux fragments d'ocre.

Existe-t-il un lien avec la perle en hématite et le poinçon découverts à proximité ? Avec les indices de foyer (vidange ou structure foyère) détectés en L17 S2 ? L'analyse des objets, en cours, permettra probablement d'argumenter le caractère fortuit, ou non, de ces associations.

Le quatrième résultat est la reconnaissance d'un nouvel ensemble archéologique en N17 (l'US 2007F) dont les caractéristiques diffèrent de celles des niveaux sus-jacents. Si, dans les grandes lignes, le matériel reste conforme à celui de l'US 2007 s.l., il s'en éloigne par un spectre faunique dominé par le Renne, une plus grande variété des espèces d'oiseaux représentées et un matériel lithique où les armatures, souvent tronquées, sont très majoritaires.

Dachary Morgane



Godet à colorant (*Pecten* sp.). ARA13L18947 (© F. Plassard).

ARUDY Grotte de Bortedela

Notre projet de recherche sur les cavités sépulcrales du bassin d'Arudy comporte deux volets complémentaires :

- la fouille d'une petite cavité sépulcrale dans le massif de Bortedela ;

- la reprise de la documentation des fouilles anciennes de Georges Laplace et de Claude Blanc.

La problématique anthropologique de ce projet concerne deux aspects :

- l'étude des pratiques funéraires et du recrutement de ces ensembles, c'est-à-dire la structure par âge et par sexe ;

- l'analyse biologique des sujets inhumés où seront abordés les aspects morphologiques et ceux relatifs à l'état sanitaire.

Au final, ces données, associées aux résultats des analyses du dépôt funéraire étudié dans la grotte de Laa 3 feront l'objet d'une publication de synthèse sur cet ensemble de sept grottes localisées dans un secteur géographique bien délimité par les collines calcaires d'Arudy, au débouché de la vallée d'Ossau.

La petite cavité de Bortedela a été découverte vers la fin des années 80 par Joël Coucournon, membre du Gsvo (groupe spéléologique de la vallée d'Ossau). La présence d'ossements humains avait, dès ce moment, été remarquée, par Claude Blanc.

La cavité est localisée sur le versant ouest de la colline de Bortedela (509 m d'altitude) au pied d'une falaise et sur une petite terrasse qui se trouve à 435 m d'altitude, au dessus des éboulis de pente. L'entrée 0,87 m de largeur pour 0,60 m de hauteur se trouve au dessus d'une banquette bréchifiée de près de 5 m sur 2 pour 0,80 m de hauteur (cf. fig.). Elle ouvre sur une petite galerie basse de près de 4 m de longueur pour 0,80 m à 1,50 m de largeur. La hauteur moyenne au dessus du remplissage, avant nos travaux, était de 40 cm environ.

La fouille a livré les vestiges partiels de deux sujets qui apparaissent disloqués. Si nous avons pu percevoir une certaine dispersion horizontale, nous n'avons aucune idée quant à la puissance du niveau funéraire, notamment au sud où il semble plonger. Les restes de faune identifiés indiquent la présence des genres *Ursus*, *Capreolus* et *Cervus*. Nous n'avons pas observé la présence d'éléments qui puissent provenir d'une structure de fermeture. Le seul aménagement est constitué par un fagot d'os longs, situé au fond

de la cavité contre la paroi sud, recouvert d'une petite dalle. Pour le moment, rien ne permet de présumer de son ancienneté.

En l'état actuel, et dans l'attente d'analyses radiométriques, on remarquera que les rares tessons de céramique mis au jour sont proches d'exemplaires présents à proximité dans la grotte de Laa3 et dans la grotte Laplace, pour des niveaux datés du Néolithique final.

Nous avons engagé l'étude du mobilier osseux, céramique, lithique et la parure provenant des cavités sépulcrales fouillées par Georges Laplace et par Claude Blanc, respectivement conservé au musée national de préhistoire des Eyzies et au centre de conservation et d'études d'Hasparren. Leurs notes nous donnent des indications précises sur les fouilles en question.

En l'état actuel, à partir du mobilier examiné, il semble que les niveaux sépulcraux de Larrun 1, de Garli, de la Houn de Laa appartiennent au Néolithique sans que l'on puisse préciser d'avantage aujourd'hui. Nous avons pu prélever des échantillons pour datation Ams. Nous savons que la grotte Laplace contient au moins 1 sépulture datée du Néolithique final (entre 2864 et 2461 CalBC), et que Laa 3 (fouilles Dumontier-Courtaud) a livré les restes d'un seul individu daté du début du 3^e millénaire (entre 2902 et 2630 CalBC).

Pour les vestiges osseux des cavités fouillées par G. Laplace, cette étude préliminaire s'est principalement focalisée sur l'inventaire des vestiges en vue de déterminer le NMI de chaque site, ce qui a permis de revoir l'effectif de ces dépôts à la hausse. Larrun II n'aurait servi de sépulture qu'à un seul sujet, mais il n'y a pas eu de fouille, et les rares vestiges proviennent d'un ramassage de surface. Les cavités de Larrun I et Garli ne contiennent respectivement que les os de deux et trois sujets. Houn de Laa est mieux documentée avec les vestiges squelettiques de quinze défunts appartenant à différentes classes d'âge.

A Bortedela, une campagne supplémentaire sera nécessaire pour poursuivre l'exploration des US 11 à US 13 et dégager un éventuel niveau archéologique sous-jacent. En arrière de la surface étudiée en 2013, un conduit très étroit contient un remplissage dont il faudra préciser la nature et le contenu.

Dumontier Patrice,
Courtaud Patrice



Bordedela - Entrée de la cavité postionnée au-dessus d'une banquette bréchifiée.

Second Âge du Fer
Haut-Empire

BANCA Site minier de Mehatze

Le dégagement en 2012 d'une entrée de galerie du site minier d'exploitation de cuivre de Mehatze ouvrait des perspectives importantes de datation et d'étude à initier en 2013 :

- fouiller la zone d'entrée, ou trémie d'accès de la galerie ouverte (cf. fig.) ;
- étudier le réseau de galeries et en dresser un plan à grande échelle en laissant pour l'instant de côté la zone de chantiers ouverts dans le filon ;
- pratiquer des sondages dans la plus grande plate-forme située sous les travaux pratiqués dans l'affleurement du filon, en territoire espagnol.

■ La fouille de la zone d'entrée

Cette opération a mis en évidence une exploitation polyphasée, car au moins trois niveaux de circulation

ont été pour l'instant découverts, sous une stratigraphie assez complexe. Le niveau supérieur recèle du matériel céramique contemporain du I^{er} siècle de notre ère.

Une datation radiocarbone d'un lot de charbons concentrés renvoie à un large intervalle dont les termes sont 350 av. J.-C et 56 av. J.-C.

■ Le réseau de galeries

La datation par dendrochronologie d'un fragment de poteau de soutènement, nous a révélé que la mine avait été rouverte dans la décennie 1740.

Plus loin, un autre fragment de bois comportant une sorte de mortaise a en revanche été daté par le radiocarbone entre 171 av. J.-C. et 25 ap. J.-C. Deux autres datations radiocarbone effectuées sur du charbon de bois recueilli au sol près d'un front de taille



donnent les intervalles respectifs de 206 av. J.-C. à 48 av. J.-C. et 94 av. J.-C. à 56 ap. J.-C. Un mobilier original a été découvert dans quatre encoches de lampe : il s'agit de vestiges d'objets en fer, dont deux seulement sont identifiables comme étant des sortes de coupelles, les deux autres étant totalement déformés par les excroissances d'oxydation. Ce type de lampes, si elles sont antiques, serait plus tardif et ne semble connu qu'à partir du III^e siècle.

L'étude du tracé en plan de la galerie montre clairement que le filon n'a pas été atteint au plus court, mais à un endroit éloigné correspondant vraisemblablement à une colonne minéralisée, comme la concentration de travaux en surface le montre.

Son profil en long est en revanche plus mystérieux : après une entrée légèrement plongeante, puis un tracé de 50 mètres insensiblement mais très régulièrement montant, comme le veut l'usage afin de drainer les éventuelles arrivées d'eau, la galerie plonge par deux pentes successives et perd ainsi près de 6 mètres d'altitude. Nous espérons que l'étude des chambres d'exploitation souterraines permettra en 2014 d'apporter une explication à cette configuration.

■ **Sondages sur la grande plate-forme**

Quatre terrasses se répartissent dans le bas du versant dominant le col et à la même altitude que celui-ci. La plus grande, de plus de 400 m², a fait l'objet de deux sondages.

Le premier a dévoilé, à 15 cm de profondeur, sous un sol rougeâtre par endroit très induré, une structure de combustion en forme d'auge, elle-même très indurée. Elle recelait deux lots de céramiques distinctes antiques.

Le second sondage a dévoilé à faible profondeur un sol comportant des zones de rubéfaction très charbonneuses évoquant un sol de forge (réparation d'outils ?). Une datation radiocarbone donne un intervalle entre 54 av. J.-C. et 80 ap. J.-C.

■ **Conclusion provisoire**

La mise en corrélation des différentes céramiques trouvées, tant dans la mine (lampes) que dans la trémie d'accès (lampes, bol) et sur la grande terrasse (pot et amphore), conduit à désigner le premier siècle de notre ère comme l'une, sinon la principale, période d'exploitation.



Trémie d'entrée de la galerie en travers banc romaine de Mehatze.



La répartition des analyses radiocarbone renvoie à des plages plus anciennes, exception faite de celle de la terrasse qui s'accorde avec les céramiques. L'analyse des lampes métalliques (plus tardives ?) reste cependant à mener.

Les résultats confirment que l'occupation de la terrasse est contemporaine de l'utilisation de la grande galerie et sans grand doute liée à l'exploitation minière. La présence et l'usage de ces terrasses rehaussent

l'intérêt du site par la possibilité d'étude des activités annexes à l'extraction du minerai. Compte tenu de la surface du site, une prospection magnétique est programmée en 2014. L'étude des travaux miniers est aussi à poursuivre, tant souterraine qu'en surface, car les ouvrages sur l'affleurement sont susceptibles de révéler des périodes plus anciennes.

Parent Gilles

Paléolithique moyen

BAYONNE 15 chemin de Campagne

La préhistoire du plateau de Cantegrit et de Saint-Pierre d'Irube ne se limite pas au seul site du Basté. La connaissance scientifique doit beaucoup à une série d'opérations d'archéologie préventive menées au cours de ces cinq dernières années. Les huit diagnostics et les trois fouilles (Avenue du Prissé : Colonge 2010, Chemin de Jupiter et Chemin d'Ibos : Colonge 2012) ont permis d'appréhender le comportement économique des Hommes du Paléolithique moyen, mais aussi de reconstituer en filigrane l'évolution des paysages d'hier à aujourd'hui.

Le diagnostic archéologique a révélé la présence de différents vestiges mobiliers piégés à l'intérieur d'un large paléochenal ou dispersés au-dessus de celui-ci. Les indices (79 objets lithiques et 13 tessons) balayent une large période comprenant essentiellement le Paléolithique moyen, mais aussi dans une moindre mesure les Paléolithique supérieur, Néolithique, Antiquité gallo-romaine, Epoques moderne et contemporaine.

Les données obtenues sur le paléo-environnement sont partiellement originales.

La parcelle est marquée d'est (TR1) en ouest (TR2) par un large paléochenal incisant la nappe graveleuse de la terrasse. Celui-ci est comblé par une succession invariable de sols, regroupés en trois ensembles. Le plus ancien est constitué de limons sableux et de sables triés, indiquant une dynamique alluviale. Puis vient une masse limono-argileuse brun compact, avec des inclusions de lentilles de sables triés ; habituellement, et notamment sur le site proche de Chemin de Jupiter, cette position stratigraphique est occupée par des limons roses.

Enfin, le chenal est comblé par un ensemble où les processus érosifs ont rythmé l'accumulation sédimentaire. Celle-ci est à l'origine de la formation de trois sols dont les teintes passent du jaune au jaune

orange puis au brun rosâtre du haut vers le bas. Ils correspondent à des horizons profonds (Bt) que l'on peut corréliser aux Bt1, Bt2 et Bt3 identifiés Avenue du Prissé, Chemin d'Ibos et Chemin de Jupiter et n'ont subi aucun remaniement majeur. Ils contiennent habituellement des industries acheuléennes et moustériennes.

Le tout est coiffé par des sables et limons gris brun avec des inclusions graveleuses aléatoires. D'âge holocène, ils sont affectés par différents processus de remaniement, dont ceux liés à l'activité biologique et probablement aux processus culturels, qui ont lissé la morphologie du plateau et ont largement désorganisé les sites historiques.

Au sommet de la séquence archéologique, les colluvions agricoles fines holocènes contiennent un épandage de céramique moderne et/ou contemporaine (unité 1), au dessus d'un horizon mêlant céramique antique, céramique moderne et armature néolithique (unité 2).

Le toit pléistocène présente un unique vestige du Paléolithique supérieur (unité 3), dans un horizon sédimentaire très sporadique.

La séquence sous-jacente est entièrement attribuée au Moustérien. L'ensemble supérieur est une combinaison de différentes industries prises dans la surface d'érosion du Bt1 (unité 4). Il précède le seul ensemble constitué et homogène mis au jour sur le site, un Moustérien tardif (type PM1 local) à pointes pseudo-Levallois produites selon une méthode Discoïde unifaciale hiérarchisée (unité et niveau 5). Quasiment au contact, dans le tiers inférieur du Bt1, se trouve un groupe de quelques objets moustériens variés, probablement en position secondaire (unité 6). La base de la séquence archéologique est représentée par quelques produits d'un débitage Levallois unipolaire à éclats laminaires, au cœur du Bt2, qui peut être attribué au PM2 local.



En dépit d'un décapage systématique jusqu'au toit graveleux de la terrasse alluviale, le Bt3 et les ensembles sédimentaires sous-jacents 3 et 4 n'ont révélé aucun indice.

Le présent diagnostic consolide donc la connaissance du territoire bayonnais, fréquenté de manière relativement intense au Paléolithique moyen récent. Il complète surtout la caractérisation des processus de chenalisation au Pléistocène, grâce

auxquels les indices abandonnés par les Moustériens sont parvenus jusqu'à nous.

Fourloubey Christophe

- Colonge, D. Bayonne, Avenue du Prissé. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2010, p. 172-174.
- Colonge, D. Bayonne, Chemin de Jupiter. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2012, p. 177-179.
- Colonge, D. Bayonne, Avenue du Prissé-Chemin d'Ibos. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2012, p. 179.

Gallo-romain,
Bas-Empire

BAYONNE Rue Poissonnerie

Dans le cadre d'un projet d'aménagement impactant le sous-sol de la rue Poissonnerie, entre le débouché de l'impasse des Halles et celui de la rue de la Salie, une opération d'archéologie préventive a été prescrite afin de documenter le tracé du rempart, et de localiser l'escalier de la maison médiévale d'Arribeyre.

Soumise à des contraintes techniques importantes du fait de la densité des réseaux contemporains, la fouille s'est limitée à quatre sondages d'une surface totale de 31,80 m². Seule une section réduite des fondations de l'enceinte a pu être observée. La tour à

l'angle de la rue Poissonnerie et de la Salie, démolie en 1726, n'a pas pu être localisée.

Par conséquent, aucun élément permettant de confirmer l'hypothèse d'une porte « orientale » antique n'a été mis au jour. Très perturbée par les ouvrages contemporains, la bordure sud de la rue Poissonnerie n'a pu être explorée. La localisation précise de l'escalier de la maison d'Arribeyre demeure ainsi inconnue.

Bohny Julien

Paléolithique Moyen
et supérieur

BAYONNE Le Prissé-CHU

L'opération du Prissé-CHU à Bayonne est la plus récente d'un important cycle préventif entamé en 2008.

Cette fouille s'est développée sur 700 des 6100 m² du futur EHPAD *Bichta Eder*, dans l'angle sud-est de l'emprise du projet. Son objectif, est la poursuite de l'étude d'un des quatre niveaux identifiés dans la parcelle attenante au sud (Colonge, 2010) : le Paléolithique moyen 1 (PM1), qui correspond à un Moustérien récent, à hachereaux, daté entre 40 et 50 ka environ. Ce niveau est caractérisé par une organisation spatiale anthropique très bien préservée. Il ne concerne qu'environ 400 à 500 m² de la surface ouverte ; ajouté à ce qui a été fouillé en 2010 et aux zones inaccessibles que nous pouvons extrapoler, l'ensemble de cette occupation ne doit pas dépasser 2000 m². À cet endroit là, il se trouve dans une zone soumise à une forte érosion car incluse dans l'aire de drainage de la tête d'un ravin : il était donc peu enfoui

de 0,30 à 0,40 m de profondeur. Une légère troncature par les travaux agricoles au début du XXe siècle est également à signaler. L'essentiel du niveau a été fouillé à la main (zones riches comme zones vides), sur plus de 250 m². Les horizons supérieurs, les périphéries et les passes basses de contrôle ont surtout été traités à la mini-pelle.

Cette partie nord du site est structurée autour de deux zones principales qui correspondent à des postes de taille. La plus au sud témoigne de l'exploitation de 2 à 3 plaquettes épaisses de silex d'Ibarbide (NMI = 2 pour l'instant). Le cœur de la concentration rassemble les éclats corticaux alors que les sous-produits les plus proches des objectifs de débitage sont distribués dans une couronne périphérique de quelques décimètres de rayon. Les produits typiquement recherchés semblent totalement absents ; ils sont en tous cas très fortement sous-représentés par rapport à ce que nous pourrions attendre de l'intensité de l'exploitation des blocs. Des



percuteurs éclatés sont rejetés encore plus loin, jusqu'à 1 m. L'autre poste de taille est bien plus restreint et ne concerne qu'un seul bloc. Les seuls vestiges présents ne sont que des éclats corticaux issus des phases initiales de configuration du nucléus. Des outils en matières premières originales, importés tels quels, se trouvent isolés dans les zones périphériques.

Quelques lots de mobilier lithique ont été découverts dans des colluvions fines au-dessus du niveau Moustérien récent : ils se rapportent à des vestiges d'un Paléolithique supérieur pour l'instant peu caractéristique qui demandera un examen plus approfondi.

Les sondages du diagnostic (Colonge, 2012) et les éléments de fraction grossière héritée dans le niveau principal confirment la présence, comme partout autour sur le plateau, d'un Moustérien patiné à bifaces (cf. MTA) et d'un Acheuléen. Peu denses et franchement remaniés, ces niveaux n'étaient pas concernés par la prescription.

Au sein des nombreux résultats novateurs collectés au cours des différentes opérations préventives

menées sur les hauteurs orientales de Bayonne, ceux qui ont trait au Paléolithique moyen récent sont parmi les plus importants et nous ouvrent des opportunités rares d'approches paléolithiques et économiques des groupes néandertaliens.

À l'heure où les dernières possibilités d'accès au riche patrimoine paléolithique du plateau de Saint-Pierre-d'Irube se comptent en de rares unités, l'opération du Prissé-CHU confirme une fois de plus toute son importance et sa qualité. Il renforce également le constat qu'un cycle d'opérations préventives mené par un même opérateur dès les diagnostics, avec une équipe pérenne, devient un véritable programme de recherche qui nourrit également des travaux universitaires (thèses en cours M. Deschamps et A. E. Clark).

Colonge David

- Colonge, D. Bayonne, Avenue du Prissé. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2010, p. 172-174.
- Colonge, D. Bayonne, Avenue du Prissé-Chemin d'Ibos. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2012, p. 179.

Gallo-romain,
Haut-Empire

BAYONNE Zac du Séqué

Sur la frange nord du lit actuel de l'Adour, à une dizaine de kilomètres de l'embouchure, la fouille préventive de la ZAC du Séqué - Loustaounaou a porté sur un terrain situé sur l'un des premiers replats surplombant la rive droite de ce cours d'eau. Compte tenu des résultats recueillis lors du diagnostic (Marembert, 2007), le principal objectif assigné à cette opération est la caractérisation d'une occupation inscrite sur les deux premiers siècles de notre ère, identifiée par la présence de deux locus distincts qui se manifestaient par des concentrations de mobilier lithique et céramique. À l'exception d'une excavation indéterminée aux contours très irréguliers, aucune structure n'avait été repérée en lien avec les épandages.

La fouille, couvrant une emprise de plus de 6100 m², a complété de façon significative ces premiers résultats. D'un point de vue chronologique, la fouille a confirmé l'occupation du site durant les I^{er}-II^e siècles de notre ère, mais les données disponibles (essentiellement le mobilier céramique) n'ont pas permis d'affiner cette chronologie. Le décapage extensif a en revanche mis en évidence plusieurs dizaines de structures en creux dont la plupart se rapportent à l'occupation antique. Ces structures sont apparues fortement écrêtées par les labours et l'érosion, et leur lecture stratigraphique a été compliquée par l'imposant réseau de fentes de gel qui sillonne le sol naturel, ainsi que par des conditions

climatiques difficiles dont l'impact a été accentué par la nature argileuse et imperméable du substrat. Si l'ensemble des niveaux d'occupation ont donc disparu, le reliquat de ces excavations permet tout de même une bonne lecture de leur organisation spatiale. Ainsi, dans la partie sud du terrain, un ensemble de onze trous de poteaux dessine le plan partiel d'une construction. Celle-ci joue un rôle central dans la structuration du site, puisque de nombreuses fosses ont été aménagées à ses abords. Cette série de creusements sub-circulaires comprend trois puisards et de nombreuses fosses, ayant probablement servi initialement de silos, qui ont parfois été comblées en tant que dépotoirs. En l'absence d'aménagements internes, c'est l'importance des rejets domestiques contenus dans ces dépotoirs qui indique la fonction présumée d'habitat de l'édifice précédemment évoqué. Ce dernier est bordé au nord par un petit fossé qui délimite un vaste espace vierge de tout aménagement. On ne retrouve d'autres structures que dans le tiers nord de l'emprise, après une autre délimitation marquée par un alignement de trous de poteau. C'est aussi dans ce secteur que plusieurs creusements, pouvant correspondre aux vestiges d'un grenier ou d'un petit enclos, ont été mis au jour.

Au bilan, les résultats de l'opération se révèlent très profitables, malgré l'état de conservation défavorable et la fugacité des vestiges qui limitent fortement leur



identification et leur interprétation. On dispose en l'espèce d'un nouvel exemple d'établissement rural de tradition résolument indigène, à l'architecture rustique voire précaire, occupé sur les deux premiers siècles de notre ère par un groupe d'individus de faible niveau social. Les activités de ces occupants étaient sans doute tournées vers l'agro-pastoralisme sans qu'il soit possible de déterminer si elles étaient plutôt orientées vers la culture ou vers l'élevage ou si les deux étaient pratiqués conjointement. Le site présente les caractères d'une implantation pérenne avec les marqueurs d'une occupation domestique, bien que celle-ci ne fût pas obligatoirement permanente pour autant. On peut donc imaginer un établissement au statut intermédiaire entre les campements pastoraux de faible standard, bien connus dans les régions béarnaises, et des habitats ruraux permanents, de type ferme indigène.

La fouille de la ZAC du Séqué offre une vision inédite pour la connaissance du paysage antique des campagnes de Lapurdum et fournit un nouvel élément à ajouter à la typologie des exploitations rurales. On ne peut que souhaiter la multiplication de telles découvertes afin de pouvoir continuer à accroître nos connaissances régionales sur l'anthropisation des milieux, sur la naissance et la survivance des réseaux socio-économiques et sur la structuration des campagnes ; et ainsi contribuer à compléter le tableau de l'occupation du sol du piémont pyrénéen.

Perrot Xavier

■ Marembert, F. Bayonne, ZAC du Séqué, Loustaounaou. Bilan scientifique régional, SRA Aquitaine, 2007, p. 182-183

Holocène

BIDART

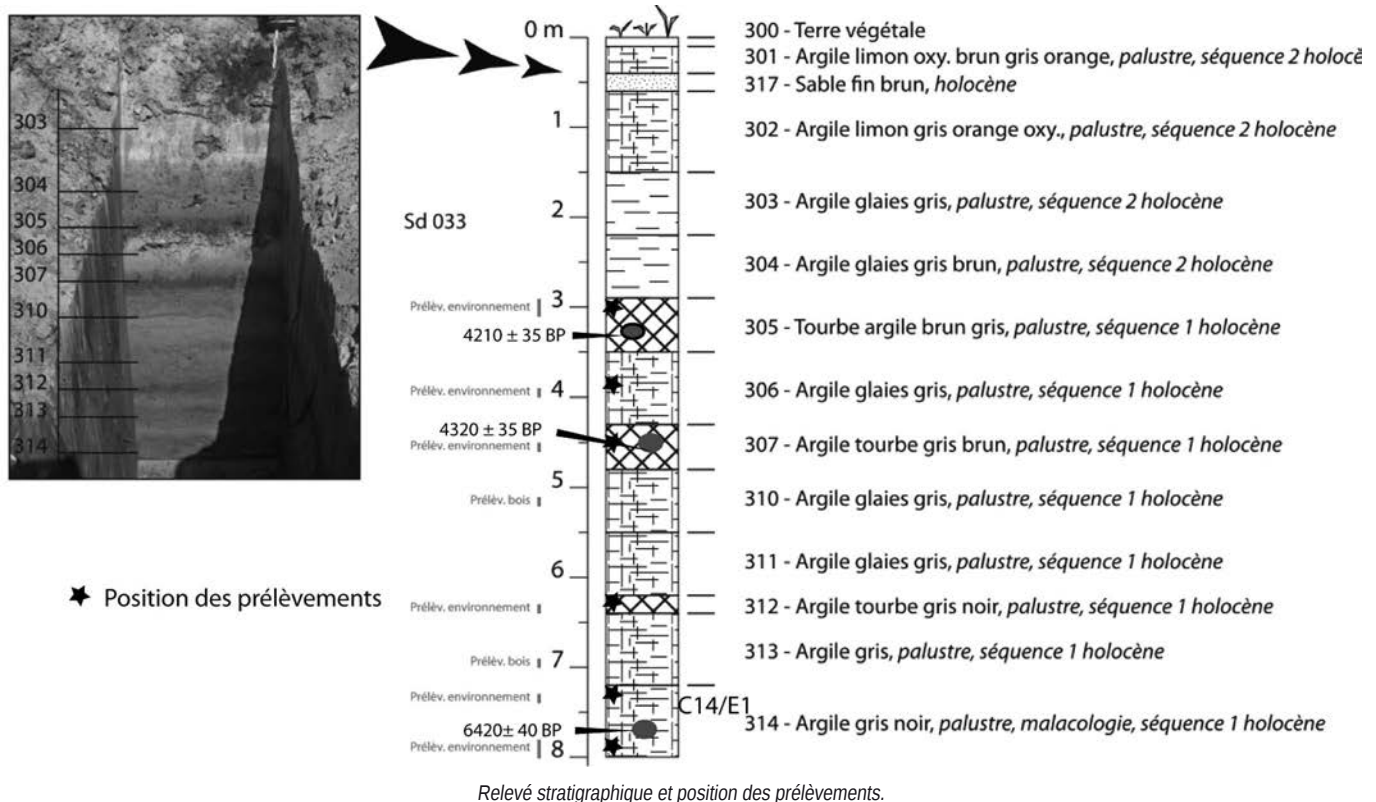
Uhabia : L'influence anthropique sur le colmatage de la vallée

Le site se situe dans la basse vallée de l'Uhabia au Pays basque à un kilomètre du trait de côte actuel. Cette étude est un complément analytique de la stratigraphie du sondage Sd. 33, exposée sur près de huit mètres d'épaisseur au sein d'un paléo-chenal lors du diagnostic (Marembert, 2011) (cf. fig.). Elle vise à comprendre la nature des dépôts et à distinguer la part des processus sédimentaires, anthropiques et éventuellement celle du facteur marin dans la dynamique de leur mise en place. Les échantillons ont été sélectionnés dans les couches tourbeuses qui comportent de nombreux macro-restes végétaux et parfois des assemblages coquilliers. Ils ont fait l'objet d'une description pédo-sédimentaire, d'analyses polliniques et micropaléontologiques. Des datations absolues au carbone 14 ont été également réalisées sur les principaux niveaux tourbeux servant de repères stratigraphiques.

Les premiers résultats montrent que la séquence se compose essentiellement d'une alternance de couches épaisses d'environ 50 cm d'argiles grises et de niveaux tourbeux en place. Les argiles sont bien triées et homogènes. Elles traduisent une mise en place de type décantation. Elles ont évolué dans un milieu humide stagnant où le sol est souvent engorgé en eau. Les rares périodes d'exondation sont marquées

dans les couches organiques, à l'instar des unités stratigraphiques 305, 307, 312 et 314. A la base de la stratigraphie, l'US 314 comporte des assemblages malacologiques qui peuvent témoigner d'une influence marine vers 6420 ± 40 BP selon les dates ^{14}C . C'est la seule trace d'entrée maritime dans la vallée qui était alors encaissée de 8 m par rapport au niveau actuel. En revanche, les dépôts sus-jacents se composent en partie de vases argileuses, dont la présence de fragments de paléo-sols est le témoin direct d'une reprise des sols depuis le versant. Leur dépôt a contribué au colmatage du fond de la vallée où la formation des niveaux tourbeux marque des épisodes de stabilisation de plus ou moins longue durée.

L'analyse des pollens au sommet de cette US 314 signale la présence des céréales qui suppose une activité culturelle et tout ce qu'elle peut entraîner en termes de brassage des sédiments sur le versant. La fragilisation induite régulièrement sur le sol peut expliquer l'importance des transferts sédimentaires vers la vallée. Cette influence anthropique sur le sol et sur le paysage est de plus en plus marquée dans les sols sus-jacents. Les unités stratigraphiques 307 et 305, datées en ^{14}C de 4320 ± 35 BP et de 4210 ± 35 BP, comportent effectivement des traces du



forçage anthropique sur le couvert végétal sur le sol. D'ailleurs c'est à partir de l'US 307 que les sols sont significativement enrichis en charbons.

La prise en compte de ces données montre que la vallée de l'Uhabia a fonctionné selon le schéma classique de l'évolution fluctuante du climat à l'Holocène. Malgré l'encaissement de la vallée permettant une accrétion sédimentaire favorisée par la fragilisation anthropique des sols sur le versant, plusieurs phases de stabilisation plus ou moins longues ont marqué le paysage. Ces phases correspondent aux épisodes d'assèchement durant lesquels les

versants et les plateaux ont été probablement désertés par l'homme au profit des fonds de vallées. En tout état de cause cette forte sédimentation au sein de la vallée est essentiellement liée au processus alluviaux et colluviaux qui ont fonctionné en étroite relation avec l'anthropisation du paysage. La dynamique marine n'a pas contribué directement à ce colmatage.

Sellami Farid

■ Marembert, F. Bidart, Cours inférieurs et plage de l'Uhabia. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine 2011, p. 194-195.

GAROS Les Campagnes

La zone d'investigation destinée à accueillir une plate-forme pétrolière sur une superficie de 12 000 m² se situe au sud-ouest du bourg de Garos.

Installé sur une hauteur, celui-ci s'organise dès le XIIe siècle autour d'une motte castrale aujourd'hui arasée. La prescription archéologique est motivée par l'activité potière des habitants (grès de Garos et Bouillon), attestée au moins dès le XIVe siècle et qui atteindra son apogée au XIXe siècle pour décliner ensuite et s'arrêter à la fin des années 1920. Les

installations de production sont connues, pour être dispersées sur tout le territoire, par cellule familiale.

Néanmoins, cette opération n'a révélé aucune trace d'activité potière dans le secteur. Le mobilier est très rare et uniquement en épandage. Seul un fossé traverse la parcelle, mais il ne peut être rattaché à aucun document, et aucun élément mobilier ne permet d'avancer une datation.

Cavalin Florence

ISSOR Col de Napatch

Suite à la découverte en 2008 d'un fragment d'as de Tibère et d'une cheville de coffre en alliage cuivreux décoré d'un signe cruciforme, respectivement au sommet du Soum de Soutourou et en contrebas du col d'Isson, une prospection pédestre et électromagnétique a été engagée sur les différentes hauteurs qui encadrent le col de Napatch afin de contextualiser ces objets et de repérer d'autres indices permettant de caractériser les modalités de l'occupation de cette zone de moyenne montagne durant l'époque antique.

La prospection du sommet du Soum de Soutourou, prolongée sur une partie du flanc sud constitué d'un ensemble de grandes « marches » calcaires, s'est avérée négative. Il en est de même pour le col de Napatch ainsi que pour la voie qui y accède depuis le versant nord.

Au sud du col en revanche, quelques éléments métalliques ont été découverts à proximité de l'emplacement où avait été mise au jour la cheville de coffre. Il s'agit d'une probable applique de harnais en alliage cuivreux et plomb, dont l'axe du rivet est très fortement décentré, d'une coulée de fonte en bronze et d'un objet, également en bronze, de forme bi-conique avec renflement en bourrelet sur un des côtés ; chaque extrémité est percée d'un orifice mais il n'y a pas de percement traversant. Si une datation antique peut être avancée à titre d'hypothèse pour ces trois objets, ils sont néanmoins trop ubiquistes pour être affirmatif.

La prospection a donné l'occasion de repérer une cavité qui s'ouvre sur le flanc de la falaise du Biscacou, au sud-ouest du col de Napatch. L'accès se fait par un sentier très étroit qui chemine sur une trentaine de mètres à flanc de falaise. La cavité de forme ovale se trouve derrière la végétation. Elle est relativement petite

et basse. Trois ou quatre personnes peuvent y rentrer et s'y allonger. Elle offre une vue magnifique à 180° sur les montagnes plus au sud. Le sol est composé d'une couche assez épaisse de sédiments qui, une fois enlevée, devrait permettre une station debout. Le fond de la cavité semble se poursuivre par un petit boyau dont on ne perçoit que la partie haute. Les sédiments semblent provenir de là. Aucun élément archéologique n'a été repéré, mais la configuration de la cavité est très similaire à celle des grottes sépulcrales du Néolithique final et de l'Âge du bronze connues dans cette tranche d'altitude dans les Pyrénées Occidentales, suggérant un potentiel de même nature.

Pour conclure, les éléments mobiliers découverts entre le col de Napatch et celui d'Isson pourraient s'accorder avec une présence et/ou une voie de passage à l'époque antique. Ils peuvent provenir du Col d'Isson et/ou du col de Napatch, ou bien avoir été perdus sur place. Ils ne sont toutefois pas directement en relation avec celui trouvé au sommet du Soutourou ; la distance et la nature du relief ne permettent en effet pas un transport par ravinement. Afin de mieux documenter cette hypothèse, le secteur du col d'Isson pourrait faire l'objet d'un complément de prospection ; en effet, il existe peut-être une relation entre le secteur col d'Isson/soum de Soutourou et la grotte d'Apons située 2 km à l'est (Dumontier *et al.*, 2013).

Rose Jean-éric

- Dumontier P., Réchin F., Dumontel J., Ferrier C., Girodet J., Legaz A. 2013. Une grotte pyrénéenne occupée au début de l'époque romaine : le site d'Apons à Sarrance (Pyrénées-Atlantiques) in Barraud D. et Réchin F. dir., Actes du colloque *D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie. Un millénaire d'histoire*, Aquitania, supplément n° 29, p. 97-143.

ITXASSOU La place, chemin rural de Larrainartia

Un projet d'aménagement de la propriété Ordokia, située chemin de Larrainartia, est à l'origine de la prescription d'un diagnostic d'archéologie.

Le terrain concerné par les investigations se situe à proximité immédiate du « Camp de César », installé sur une haute terrasse en rive gauche de la Nive, au nord-ouest d'Itxassou. Ce site archéologique s'inscrit dans une problématique d'extraction aurifère pendant la période protohistorique puis antique au Pays Basque

nord. Il s'agit du plus grand complexe d'exploitation de l'or en alluvion identifié parmi les 44 sites de la zone référencés à ce jour.

43 sondages ont été réalisés lors de l'opération, répartis sur les quelques quatre hectares aménagés, de façon à ne pas bouleverser les zones dévolues aux constructions futures.

20 ont livré des vestiges, pour un total de 26 structures. Ces dernières se répartissent entre des



fossés (11), des fosses excédant 2,5 m de largeur (6), des fosses de moindres dimensions (2), des structures en creux indéterminées (1), des trous de poteau (2), un chemin et un drain.

Les fossés se répartissent sur toute la surface explorée, correspondant quasiment tous à des limites de parcelles apparaissant sur le cadastre napoléonien de la zone.

Les grandes fosses, quant à elles, sont concentrées au nord. Elles sont caractérisées par des comblements particuliers, très homogènes et ne livrent aucun artefact

susceptible d'éclairer leur nature ou leur chronologie. Elles pourraient être en lien avec de l'extraction, bien que rien ne permette d'étayer cette hypothèse, si ce n'est leur gabarit imposant et la dynamique de comblement.

Bien que l'opération de sondages ne se soit pas soldée par des découvertes archéologiques majeures, elle aura eu le mérite de permettre la réalisation d'un chantier d'archéologie préventive à l'intérieur du Pays Basque Nord.

Elizagoyen Vanessa

Gallo-romain,
Bas Empire

LACOMMANDE Jardin de la Commanderie

L'intervention avait pour but d'effectuer une opération de relevé de la cuve et du couvercle du sarcophage exposé à l'extérieur de la Commanderie, mais aussi d'affirmer ou d'infirmer la présence de restes d'individus dans celui-ci, comme cela avait été signalé lors de sa découverte en 1987 à l'occasion du réaménagement du jardin de la Commanderie.

Lors de l'opération, une ouverture partielle a été effectuée. Celle-ci a permis de mettre en évidence la présence d'un contenant souple en plastique, mais celui-ci n'ayant pas été ouvert, aucune affirmation n'est possible sur la présence ou non de trois individus.

La morphologie du sarcophage est typique de celle des sarcophages tardo-antiques, à l'instar de ceux trouvés à la Cathédrale Sainte-Marie à Oloron. Sur le couvercle nous avons pu constater un enlèvement sur l'arête centrale, qui pourrait marquer la volonté d'effacer d'anciennes inscriptions afin de réutiliser le couvercle.

Le sarcophage est constitué de deux types de calcaires différents, ceci permettant de proposer plusieurs hypothèses : la première serait une différence entre les lieux d'extraction du calcaire (soit deux carrières différentes, soit deux zones d'extractions différentes dans la même carrière), la seconde étant que cuve et couvercle appartiennent à deux entités différentes.

Il est donc difficile d'avancer toute proposition sur l'origine et la provenance de la structure. Ce qui est sûr, c'est que le sarcophage n'est pas en position primaire car à l'heure actuelle, aucune occupation antique n'est connue sur le village de Lacommande. Par conséquent, sa position à l'intérieur du cloître ne signifie pas qu'il soit lié à celui-ci, mais plutôt qu'il y a été ramené des alentours.

Artigau Grégory-Henry

Âge du Bronze ancien
et moyen

LARRAU Grotte d'Amelestoy

La grotte d'Amelestoy se situe sur le massif du Pic d'Orhy, à proximité de la ligne de partage des eaux entre l'Ebre (Mer Méditerranée) et l'Adour (Océan Atlantique). Cette région de Haute Soule est essentiellement constituée par les terrains montagneux de la commune de Larrau. Cette cavité sépulcrale, qui s'ouvre à 1 320 m d'altitude dans les calcaires du Danien, est constituée de deux conduits étroits, partiellement parallèles, superposés qui communiquent par une étroiture pentue.

Elle a été inventée en 1989 et il s'en est alors rapidement suivi une brève opération qui a consisté à prélever cinq crânes, ainsi que quelques autres vestiges osseux mobiles humains, de faune et un tesson tardo-antique. Il a fallu attendre 2011 pour entreprendre une exploration plus approfondie de cette cavité dont l'utilisation funéraire avait été préalablement datée de l'Âge du Bronze ancien/moyen (3340 ± 30 BP). Son étude s'inscrit pleinement dans le projet que nous menons depuis quelques années sur le peuplement



de la moyenne et haute montagne dans les Pyrénées occidentales.

La première campagne avait été consacrée à l'exploration du niveau supérieur. Des indices suggéraient l'existence de dépôts humains qui auraient été par la suite en grande partie remobilisés ou détruits. Aucune connexion anatomique n'avait alors été identifiée. En outre, il existait un net déficit de vestiges squelettiques si l'on se réfère au nombre minimal d'individus qui s'élève à sept, dont quatre adultes, deux enfants et un périnatal. Ces lacunes pouvaient s'expliquer, du moins partiellement, par une vidange importante du remplissage. La galerie inférieure montrait une majorité de restes osseux, dont la plupart appartiennent à de la faune, et quelques tessons.

Celle-ci a été dégagée l'année suivante. Elle a livré beaucoup de restes humains qui ne venaient que partiellement combler le déficit constaté.

2013 a marqué l'ultime opération des trois campagnes de fouilles. Elle s'est principalement consacrée à l'exploration de la partie presque totalement colmatée de la galerie inférieure qui a livré de nombreux vestiges, tant céramiques qu'osseux (cf. fig.).

Il a été découvert deux voies de communications naturelles par lesquelles le matériel a pu migrer entre les deux galeries. Ainsi l'hypothèse actualisée est celle de dépôts primaires installés dans la galerie supérieure qui se sont retrouvés dans la galerie basse, conséquence du fonctionnement de la cavité, de l'action animale et d'intrusions humaines. En outre, un sondage, implanté dans la petite salle concrétionnée s'est avéré négatif. Les nombreux vestiges humains ne viennent cependant pas modifier le NMI. Aucune connexion ou bien même proximité anatomique n'a été identifiée. Le mobilier céramique documente maintenant douze vases du



Vue, de l'intérieur de la cavité, du conduit inférieur. A gauche apparaît la faille menant au conduit supérieur et par laquelle les vestiges ont migré vers la partie basse. La surface y est recouverte d'éléments calcaires et d'os de faune, les vestiges de l'âge du Bronze sont principalement localisés dans l'épaisseur de l'US 15, vue en coupe au premier plan.

Bronze ancien/moyen. La parure n'est représentée que par une perle discoïde en calcite. Par la suite, on notera la présence d'un vase du Premier Âge du Fer et de trois pots tardo-antiques, témoignages d'occupations fugaces, le réseau supérieur assurant alors un rôle de refuge.

En conclusion, l'ensemble des niveaux archéologiques ont été fouillés. Si la topographie de la cavité et les facteurs taphonomiques et climatiques n'ont pas permis une bonne conservation des dépôts sépulcraux, l'exploration de cette cavité livre des informations précieuses quant à l'occupation de la moyenne montagne à l'âge du Bronze qui viennent compléter ceux que nous avons obtenus par ailleurs.

Courtaud Patrice, Dumontier Patrice

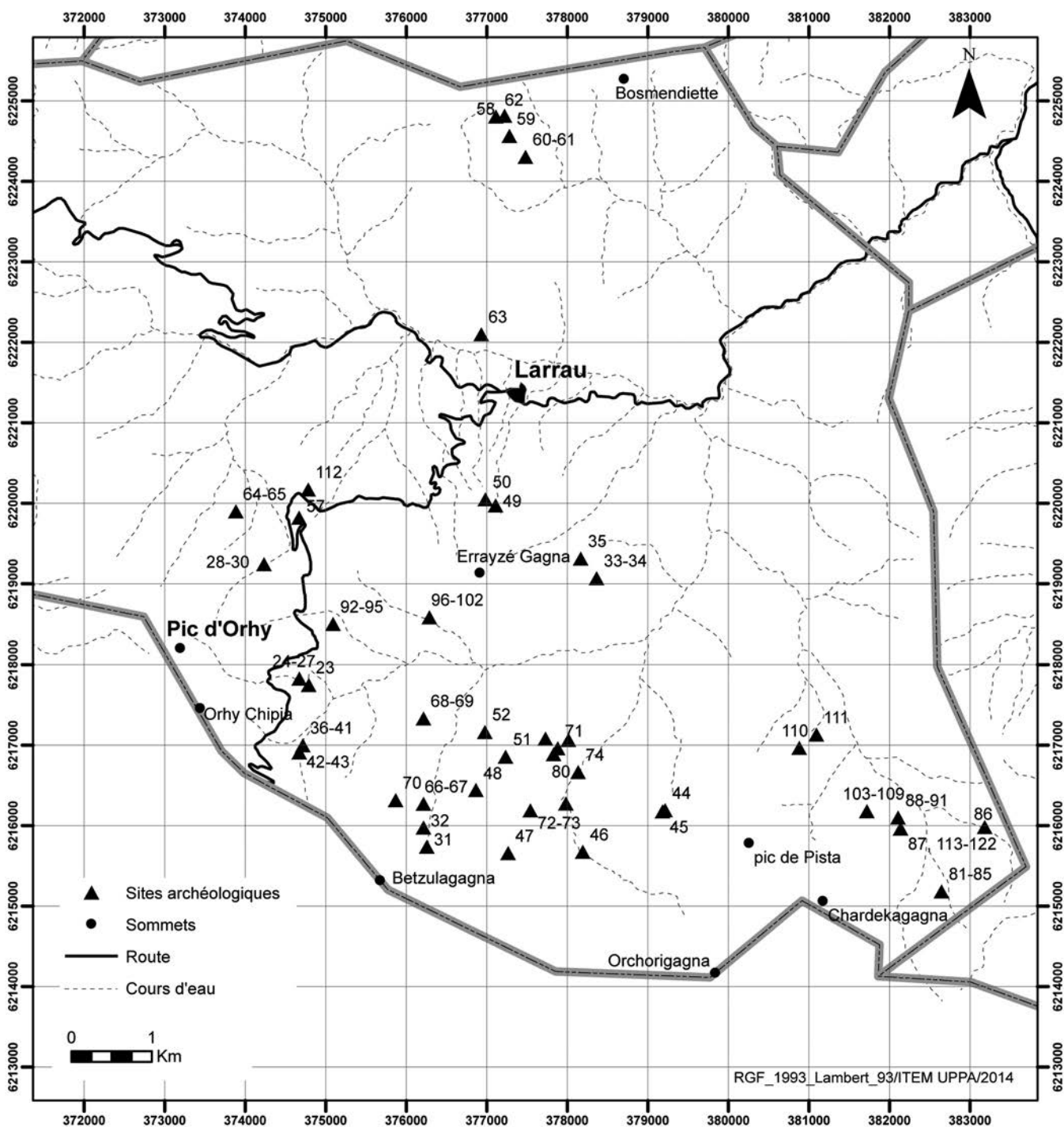
Toutes périodes

LARRAU Les Cayolars

La campagne de prospection effectuée en juin 2013 sur une partie de la commune de Larrau s'inscrit dans un programme de recherche initiée par des membres du laboratoire ITEM EA 3002 de l'université de Pau et des Pays de l'Adour depuis 2003. S'il visait à explorer la vallée de la Soule dans son ensemble à ses débuts, le projet a été recentré ces dernières années sur une commune, dans le but de caractériser les structures à vocation agro-pastorales, principalement liées au pastoralisme.

Alors que la campagne de 2012 était une première prise de contact avec un terrain déjà bien exploré, nous avons pu cette année commencer à dépasser les sites aisément décelables, à partir de la carte IGN, pour approcher des sites moins visibles. Nous avons

croisé des informations orales et les données des cadastres anciens pour mettre au jour des structures sous couvert forestier, et parfois dans des secteurs assez improbables, car peu accessibles (structures 67, 68, 69, Oyarchabala). Ce sont donc 71 nouvelles structures, réparties en 29 sites, qui viennent s'ajouter aux 28 constructions repérées en 2012 (cf. fig.). Nous trouvons les catégories habituelles des cabanes, enclos et tertres auxquelles il faut ajouter un saloir et un abri sous roche. Les tertres sont cette année les plus nombreux (32) devant les cabanes et les enclos. Leur concentration est parfois impressionnante, jusqu'à une dizaine par site. Certains des sites découverts cette année sont très arasés (structure 87 à Harluzia ou 62 à Bosmendiette) nous laissant l'espoir de bâtiments plus



Larrau - Les Cayolers - Carte de localisation des sites archéologiques.

anciens que la majorité de ceux inventoriés jusqu'à présent. Ces cabanes sont soit isolées, soit faisant partie d'ensembles comprenant aussi enclos ou tertres. L'homogénéité des plans des cabanes les plus lisibles est remarquable, basée sur un module rectangulaire de 7 m par 5. De plus, on peut noter l'absence de couloirs de traite, hormis un indice de site, excavé (structure 89, Harluzia).

L'une des caractéristiques de ces estives souletines est la présence de très nombreux tertres ou buttes de terre, différents des tertres funéraires protohistoriques. Plus petits, ils sont disposés en grappe, le plus souvent à proximité d'un ruisseau et d'une cabane. J. Blot en

avait déjà repéré un grand nombre. Leur fonction (habitat, tumulus, abri à cochon) reste ouverte, d'autant que très peu d'exemplaires ont été fouillés.

Après ces deux années de prospections, nous envisageons l'an prochain de sonder les plus pertinentes afin de les caractériser et les dater. Dans le même temps, une équipe américaine de l'université de Géorgie à Athens (UGA), dirigée par T. Gragson, conduira des prospections géophysiques et procèdera à des prélèvements de sol visant à comprendre l'évolution du couvert végétal dans les paléosols.

Champagne Alain, Le Couédic Mélanie

LESCAR

La Cité (Place Royale, rue Rozier, rue Callebraque)

Une fouille archéologique a été prescrite à l'occasion d'un projet de rénovation des réseaux d'eau et d'assainissement dans la ville haute de Lescar. Les rues concernées par la première tranche se situent entre l'ensemble cathédral et le rempart du Bas Empire, dans le secteur dit de « La Cité ». Elle a principalement intéressé la rue Callebraque, la rue Henri Rozier, une partie de la rue du Parvis et la place Royale. L'opération s'est déroulée du 1er au 29 juillet 2013.

Aucun vestige n'a été mis au jour dans la rue Callebraque et sur la section est de la rue Henri Rozier. En revanche, la surveillance de travaux a permis d'identifier plusieurs fondations de murs conservées Place royale et dans la section ouest de la rue Henri Rozier. Ces vestiges apparaissent pour certains

directement sous le bitume. Le mode de construction des murs rappelle celui utilisé à la période Antique ; leur datation n'est toutefois pas définie, aucun niveau associé n'ayant été identifié. Le réaménagement de la zone et l'installation des anciens réseaux ont grandement perturbé la lecture de stratigraphie.

A l'ouest du secteur actuel, les restes humains de plusieurs individus ont été mis au jour, pour certains pratiquement sous les niveaux de bitume. La zone sépulcrale identifiée s'entend de l'entrée actuelle du cimetière jusqu'aux habitations situées en face. Les derniers restes mis au jour l'ont été au droit du numéro 6 de la Place Royale.

Kirschenbilder Benoit

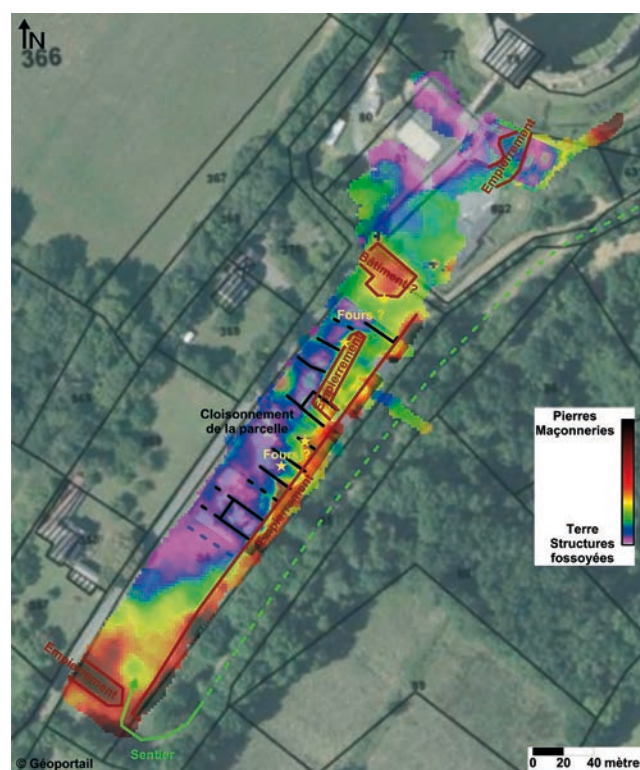
MONTANER

Château de Montaner

Cette étude, conduite en collaboration avec Alain Champagne (EA 3002 ITEM université de Pau et des Pays de l'Adour), a pour objectif de rechercher les structures anthropiques (bâties, fossoyées ou de combustion) présentes dans l'environnement immédiat du château de Montaner (Pyrénées-Atlantiques), construit sous l'impulsion de Gaston Fébus durant la seconde moitié du XIV^e siècle.

Pour répondre à cette problématique, trois approches géophysiques complémentaires (prospections électromagnétique, magnétique et électrique) ont été mises en œuvre sur les terrains situés en avant du château, sur une surface totale de l'ordre de 7000 m². Si les aménagements récents situés au pied du château rendent difficile la détection d'un éventuel ensemble de structures défensives, un certain nombre d'anomalies de nature anthropique ont pu être mises en évidence dans la prairie au sud-est de l'édifice (cf. fig.).

Un ensemble de linéations résistantes, s'inscrivant dans le réseau parcellaire actuel, sont visibles. Quasiment toujours régulièrement espacées (entre 6 m et 8 m), elles s'interrompent sur le haut de la pente à l'est pour la partie sud et semblent se prolonger sous la route actuelle à l'ouest pour la partie nord. Il pourrait donc s'agir des fondations de murs délimitant des bandes de terrain sur lesquelles on devine par endroits de probables vestiges de bâtiments.



Interprétation des prospections électromagnétique, magnétique et électrique menées au pied du château de Montaner.
Fond orthographique et cadastral : ©Géoportail.



Plusieurs anomalies magnétiques intenses ont également été repérées. Elles pourraient correspondre à des fours de cuisson des briques destinées à la construction du château.

À l'extrême sud de la zone, les prospections semblent montrer qu'un aménagement empierré a permis le

contrôle de la circulation sur le sentier provenant du bas du coteau, ce chemin passant dans une étroite ouverture entre deux larges ensembles maçonnés.

Camus Adrien,
Mathé Vivien

MORLANNE Château de Morlanne

L'opération a pour cadre la restauration et l'amélioration des espaces ouverts au public qui consiste notamment en le creusement d'une fosse d'ascenseur à l'intérieur du bâtiment musée et l'enfouissement dans la cour des réseaux d'évacuation du bâtiment sanitaire. Par ailleurs, l'enlèvement des crépis sur les élévations intérieures du musée offrait l'opportunité de procéder à des observations architecturales.

■ Résultats du sondage pour l'enfouissement des canalisations

L'ouverture d'une tranchée de sondage dans la partie sud-ouest de la cour intérieure, légèrement en retrait par rapport à l'entrée du château a permis de mettre au jour un reste de mur (M1) de 0,80 m de large en élévation construit sur une semelle de fondation débordante (cf. fig.). Ce mur M1, parallèle au mur





d'enceinte pouvait se rattacher à la pièce d'angle située dans la partie sud de la cour intérieure, mais l'éventuel chaînage d'angle n'a pu être vérifié en raison de la présence d'une pièce rajoutée au XXe siècle. Le mur M1 forme un angle droit avec un mur M2 repéré sur 0,30 m de large dans la paroi nord de la tranchée de sondage. Ce mur M2, dont on peut supposer qu'il a également une épaisseur de 0,80 m, pourrait se rattacher au mur d'enceinte à environ 1mètre au sud de la porte d'entrée. Il est prolongé par un mur M4 vers le nord-est. Ces vestiges se rattachent vraisemblablement au château primitif.

■ Résultats du sondage pour la cage d'ascenseur

Il est possible qu'il y ait eu un aménagement de la topographie préalablement à l'édification du premier château car le fond du sondage pour la cage d'ascenseur montre bien que nous avons affaire à une argile compacte, résultant de l'emmottement du site. Les remblais sus-jacents pourraient être liés à la construction ordonnée par Gaston Fébus tandis que le sol qui les recouvre pourrait représenter le niveau de circulation du XIVe siècle. Les U.S illustrant les soixante derniers centimètres représenteraient quant à elle les aménagements compris entre les XVe et XXe siècles.

■ Interprétations

Il semble que le château construit vers 1373 par l'architecte du Comte de Foix Sicard de Lordat, succède à un bâtiment (rasé) qui devait se dresser sur une butte artificielle et possédait une muraille en pierres

de taille appareillées. Celles-ci seront réutilisées dans la nouvelle enceinte du château, mélangées avec des matériaux locaux : galets du Luy de Béarn, garluche et briques, parfois disposées en « fougères » ou en « arêtes de poisson » pour éviter que l'eau ne stagne et ne s'infilte dans les murailles. Cette technique languedocienne de construction en brique possède l'avantage d'être moins coûteuse et de mise en œuvre rapide.

L'enceinte du château, interrompue seulement par un donjon barlong à cheval sur le mur, comporte sept pans de mêmes dimensions. La muraille, de 14 m de haut à l'origine, possédait une couronne de mâchicoulis et l'on accédait au chemin de ronde par un escalier à vis en pierres dont l'emplacement reste inconnu.

A l'occasion du décrépiage des élévations intérieures, un relevé par photographies a permis de reconstituer l'histoire architecturale du bâtiment. Par exemple, les bâtiments intérieurs adossés à la face interne de la muraille ne disposaient que d'un étage comme en témoignent une petite baie du XIVe siècle (murée), les vestiges de fenêtres (XVe?) et les corbeaux de pierre saillants destinés à soutenir des planchers. Les espaces sont différenciés par pièces et par niveaux : au rez-de-chaussée, un fournil et des salles à usage des soldats ; à l'étage, une cuisine, une grande salle et des salles s'accompagnant de pièces serviles (usage de pièces de lavabos et éviers logés dans des niches).

Béague Nadine

Moyen Âge,
époque moderne

OLORON-SAINTE-MARIE Ancienne école Marie Élisabeth

L'ancienne école Marie Élisabeth se situe dans le quartier de Sainte-Croix, au cœur de la ville haute d'Oloron-Sainte-Marie, à côté du collège des Cordeliers. Le bâtiment, entourant sur trois côtés une cour intérieure, conserve dans son aile occidentale des élévations avec des ouvertures du bas Moyen Âge (cf. fig.). Propriété du conseil général des Pyrénées-Atlantiques, cette ancienne école fait l'objet d'un projet d'agrandissement du collège des Cordeliers. Le bâtiment devait être démoli à l'origine et remplacé par un édifice adapté aux besoins du collège. Cependant, situé au cœur d'un quartier historique, un décrépiage sur quelques mètres carrés a suffi pour mettre en évidence deux portes anciennes, ce qui a motivé la mise en œuvre d'une opération d'étude archéologique du bâti complétée de deux sondages en sous-sol.

L'étude des élévations a permis d'identifier six phases de construction et de modification, s'échelonnant du

XIVe siècle ou peut-être même du XIIIe siècle, à la seconde moitié du XXe siècle. Les caractéristiques architecturales renvoient à des bâtiments urbains soignés, évoquant des propriétaires aisés appartenant à la bourgeoisie locale. Les sondages pratiqués dans les fonds notariés ont permis de rattacher la propriété des lieux à une même famille du XVIe siècle jusqu'à la fin du XIXe siècle. Puis, les bâtiments ont été progressivement cédés à la congrégation religieuse des filles de Sainte-Croix qui créa une école privée qui perdura jusqu'en 2007.

Les vestiges du premier édifice (phase Ia) se cantonnent à la façade du rez-de-chaussée donnant sur la place des Cordeliers. Deux petites ouvertures avec fente de jour et ébrasement interne ouvrent dans ce mur, mais elles ne présentent aucun élément discriminant pouvant les rattacher à une chronologie particulière. Des fondations de mur ont été mises au

jour dans les deux sondages ouverts côté rue des Remparts. Ils constituaient la partie ouest de ce premier bâtiment.

Puis, les trois bâtiments identifiés sur la façade ouest, ont été progressivement réalignés depuis le nord vers le sud pour former le tracé de la façade actuelle (phase II et III). Ceci paraît relever d'une volonté d'organiser la trame urbaine de cette partie de la ville haute, à partir de parcelles régulières comme en témoignent également les vestiges des bâtisses présentant la même disposition et qui sont encore visibles plus au sud dans la rue des Remparts. Le bâtiment 1 de la phase Ia a alors subi d'importants réaménagements, avec son agrandissement aux extrémités en direction de l'ouest et de l'est (phases IIa et III), puis une modification du plan dans ses parties nord et est. Le plan final de ce bâtiment et les indices relevés pour celui accolé au nord suggèrent un module de construction rectangulaire, allongé, d'une cinquantaine de mètre carrés, avec, ouvrant sur la façade occidentale au rez-de-chaussée, une porte et des ouvertures en hauteur (fente de jour avec ébrasement interne et appui avec pente vers l'intérieur). L'analyse des portes, au nombre de cinq, montre un changement dans l'ordonnancement de la façade des bâtiments donnant sur la rue : les portes primitives au centre de chaque façade de bâtisse sont bouchées et d'autres sont percées de façon excentrée,



Façades ouest et sud de l'ancienne école Marie Elisabeth, à l'issue du décrépiçage.

à proximité de l'angle sud (cf. fig.). Ces portes offrent une typologie qui permet de situer leur installation entre le XIV^e et le XVI^e siècle (phase IV). Les sondages n'ont pas permis de trouver de niveaux médiévaux en place, seuls un drain et des remblais ont pu être mis en corrélation avec les murs de la fin du Moyen Âge.

Il faut ensuite attendre le XIX^e siècle, peut-être la fin du XVIII^e siècle, pour que soient effectuées de nouvelles modifications (phase VI). Les plus



Elevation extérieure de la façade occidentale des trois bâtiments médiévaux.



importantes interviennent au début du XXe siècle (phase VIb), lorsque la congrégation des filles de Sainte-Croix récupère le pâtre de maisons et que les lieux sont transformés en école privée. Afin de créer des salles plus spacieuses, certains murs ont été abattus, les bâtiments donnant sur la cour ont été entièrement réaménagés, ainsi qu'une partie des murs de la façade ouest donnant sur rue à partir du niveau 2.

La relative complexité et la succession des phases sont la conséquence de la cadence effrénée à laquelle les travaux se sont enchaînés durant la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne, les laps de temps sans travaux n'ayant pas excédé un demi-siècle entre le XIVe et le XVIe siècle. S'en est suivie une longue

période sans travaux dans la partie étudiée, l'extrémité orientale du bâtiment correspondant plus tard à l'école, hors emprise d'étude, a fait pour sa part l'objet de travaux entre les XVIe et XVIIIe siècle. La cadence des travaux reprend au XIXe siècle mais dans une moindre mesure. C'est seulement au tout début du XXe siècle que les deux corps de bâtiments sont réunis et transformés pour les besoins du nouvel établissement scolaire. Ces travaux ont détruit et oblitéré une partie non négligeable des édifices médiévaux, tout en se servant des murs anciens.

Lasnier Thibaut

Haut-Empire à
Époque contemporaine

OLORON SAINTE MARIE

Place des Oustalots - Rue des Barats

L'intervention a eu lieu suite à un signalement de la présence de mobilier archéologique lors de l'installation d'une gaine électrique. La surveillance des travaux a permis de mettre en évidence plusieurs types d'occupations et de périodes différentes.

■ **Place des Oustalots (secteur nord-sud de la tranchée)**

Le premier indice, situé directement sous le revêtement en enrobé, est constitué de deux murs en galets orientés est/ouest, de dimensions variables et liés avec un mortier gris clair sableux. Conservés sur 0,40 m de hauteur, ils sont associables à un bâtiment visible sur le cadastre napoléonien et détruit au XXe siècle.

Sous ces fondations, un nouveau mur est apparu. Etant donné sa localisation, le long de la partie ouest de la tranchée, seule sa face est a pu être observée sur plusieurs mètres de long. Il est constitué de moellons et galets équarris liés par un mortier gris. Dans les fondations (Nord-Sud), un fragment de céramique à pâte blanche datée du Moyen Âge classique permet de dater ce mur et de confirmer l'existence de bâtiments maçonnés à cette période dans ce secteur de la ville.

Dans la partie sud de la tranchée, à 0,80 m de profondeur, une occupation gallo-romaine a été mise en évidence. Elle est constituée d'un niveau de sol rubéfié sur environ 4 m de long pour 0,08 m d'épaisseur, auquel

est associé du mobilier céramique du Haut-Empire. Accolée au niveau de rubéfaction, la partie sommitale d'une fosse dont les limites n'ont pu être observées, a, quant à elle, livré du mobilier métallique constitué de plusieurs culots de forges fragmentés ou entiers, de tiges de métal et de clous. Tous ces indices accumulés permettent de mettre en évidence la présence d'un atelier de forge ponctuel ou pérenne à l'époque du Haut-Empire dans ce secteur de la ville. On peut aller jusqu'à envisager l'éventualité de la présence d'un petit secteur artisanal de la ville antique d'Iluro.

Sur la totalité de la place des Oustalots et à environ 0,80 m de profondeur, un petit niveau de galets posés à plat a été observé. Il est constitué de galets de taille homogène (3 à 5 cm de long), auxquels est associé du mobilier du Haut-Empire.

■ **Rue des Barats**

Le reste de la surveillance au niveau de la rue des Barats n'a pas livré d'indice concret à cause de la présence de nombreux réseaux et du faible enfouissement du nouveau réseau électrique. Seules des couches de remblais associées à du mobilier du Haut-Empire ont été observées dans la partie est de la tranchée.

Artigau Grégory-Henry



SAINT-PIERRE-D'IRUBE Alminoritz

Le projet de la société Oxylane à Saint-Pierre d'Irube consiste en la construction d'un ensemble de bâtiments commerciaux et de pratique sportive, associant des espaces de stationnement et des parcours santé.

Sur les 21 ha concernés par le projet, l'emprise des travaux ne représente que 10 ha environ. Le diagnostic archéologique a été prescrit sur l'emprise des trois bâtiments et des équipements sportifs intermédiaires ainsi que les parkings soit 41 570 m².

Le site d'implantation, en tête de l'éperon calcaire d'Alminoritz (quartier Almedzondo) et en marge du lit de la paléo-Nive, apparaissait comme présentant deux sensibilités archéologiques particulières :

— une sensibilité préhistorique, du simple fait que, localement, les formations détritiques de versant contiennent un silex de bonne qualité, abondamment exploité au Paléolithique moyen et au Paléolithique supérieur ; des prospections de surface menées dans les années 1970 ont d'ailleurs permis de recueillir des silex taillés dans les champs et les vignes situées sur le flanc de la colline (collection Baudet), indiquant la possible préservation de niveaux archéologiques enfouis sur le replat structural intermédiaire où doivent être implantés les futurs bâtiments ;

— une sensibilité médiévale, actée par une mention dans un texte de 1249 de la maison de Hitze, et par la découverte de tessons de céramique à l'occasion de prospections de surface ; l'existence d'un établissement du Moyen Âge à l'emplacement de la ferme actuelle ou à ses abords, à moins de 500 m de la maison de Hitze, apparaissait comme une hypothèse d'autant plus vraisemblable que la situation topographique correspond aux implantations préférentiellement recherchées dans la région.

Le diagnostic a consisté en l'ouverture de 50 tranchées de 2 m de large. La surface ainsi diagnostiquée couvre une superficie au sol de 1824 m², soit 4,4 % de l'emprise prescrite.

D'une manière générale, la séquence observée montre que le secteur a essentiellement fonctionné comme une zone d'érosion au cours du Pléistocène et de l'Holocène : il s'avère peu favorable à la préservation de sites archéologiques.

A l'exception d'une balle de mousquet de 1813 et d'un petit ensemble fossoyé moderne sur le flanc de la ferme actuelle, aucun indice archéologique n'a été découvert.

Fourloubey Christophe

SAINTE-COLOME Grotte Tastet

Le bassin d'Arudy (basse vallée d'Ossau) est connu pour livrer une concentration de cavités occupées à la fin du Paléolithique supérieur. La grotte Tastet (Sainte-Colome) est l'une d'elles ; elle fait l'objet d'interventions archéologiques depuis 2012. La première campagne avait permis la révision de l'art pariétal et son attribution au Magdalénien moyen (Garate *et al.*, 2013), ainsi que l'ouverture de plusieurs sondages livrant du matériel magdalénien. En 2013, l'approfondissement d'un sondage dans la grotte et d'un deuxième sondage sur le talus devant celle-ci a permis de préciser la séquence archéologique. Dans la grotte, sous un premier ensemble très perturbé par les racines et les terriers, un second ensemble – US 306-307 – a été découvert ; il semble mieux préservé et a livré un matériel archéologique abondant et bien conservé. Devant la grotte, la poursuite de la fouille a montré que l'ensemble supérieur identifié en 2012 (US 205-206) était perturbé, mais que l'ensemble inférieur (US 207,

entraperçue en 2012) paraissait assez bien conservé. En dessous, les US 208 à 210 n'ont livré qu'un matériel très pauvre.

Plusieurs éléments permettent de rapprocher l'ensemble des US 205-206 de l'ensemble des US 306-307 : des dates ¹⁴C proches, se rapportant au Magdalénien moyen (17600-16600 cal BP) ; l'utilisation des mêmes types de silex, récoltés en majorité dans un rayon restreint autour du site ; la chasse des mêmes espèces, le renne et le cheval, dans un environnement ouvert, frais et humide. Le matériel issu de l'intérieur de la grotte est cependant plus diversifié, dans les types de silex (présence de lames en silex *cf.* Bergeracois) (*cf.* fig.) comme dans la faune (présence de loup et de bovinés). Bien qu'encore mal caractérisé, l'ensemble de l'US 207 semble légèrement différent, avec une date plus ancienne (vers 19000 cal BP, période très mal connue dans tout le sud-ouest français), l'utilisation de galets de quartzite pour débiter des éclats, la présence



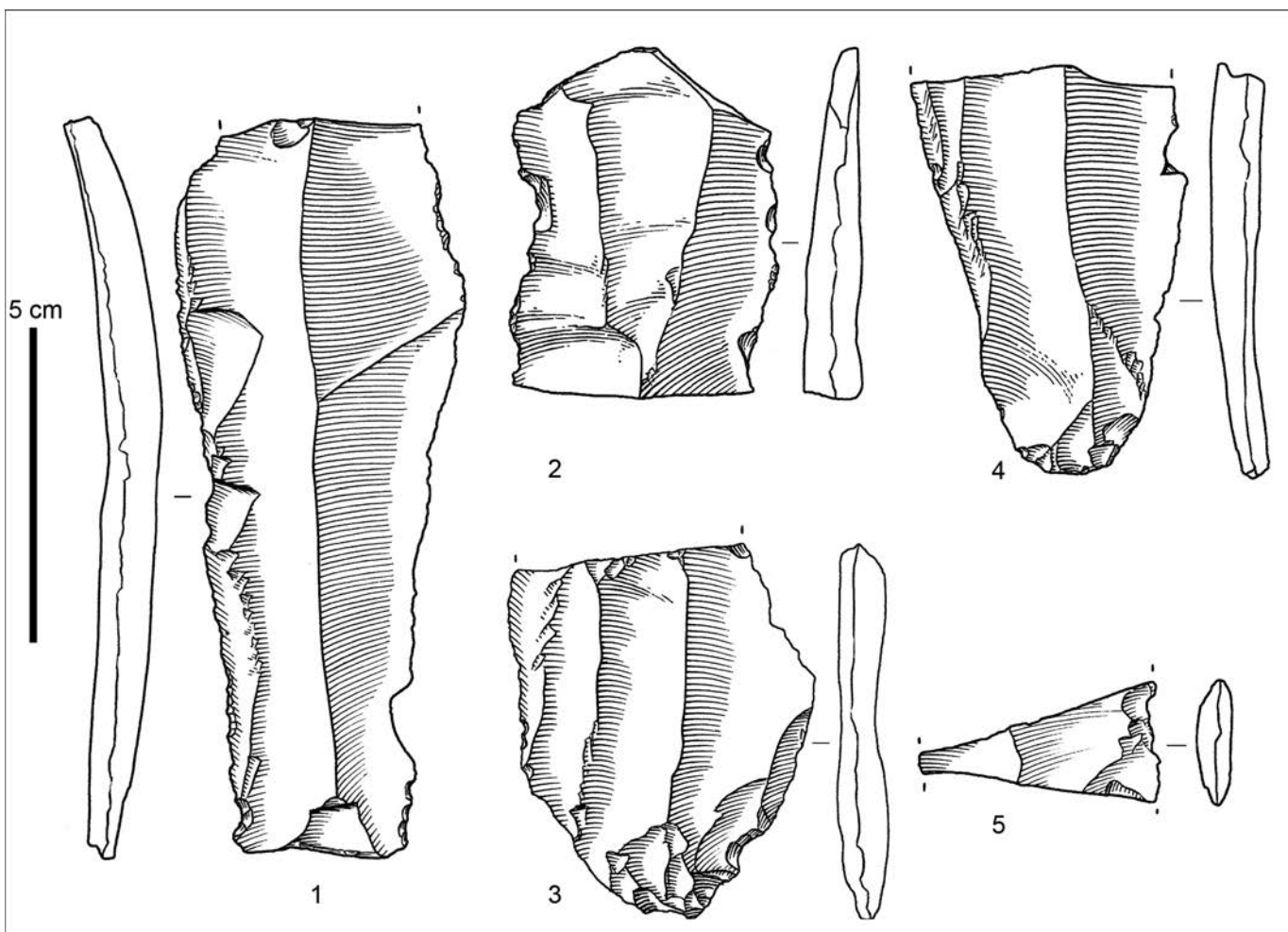
d'éclats de bois de cervidé, d'éléments de parure (trois coquillages percés) et d'ossements de cerf (espèce absente des autres ensembles).

L'attribution de ces ensembles reste discutée : les dates ^{14}C se rapportent au Magdalénien moyen, voire à la transition entre Magdalénien inférieur et moyen, tandis que l'industrie en silex comporte des éléments qui, dans les Pyrénées, évoquent plutôt le Magdalénien supérieur (lamelles à dos tronquées de type scalène). Il est pour l'instant difficile d'expliquer cette situation, mais résoudre cette question sera un objectif prioritaire des futures recherches.

Enfin, un second sondage devant l'entrée a montré que le site a été utilisé à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles) comme carrière d'extraction de blocs calcaires.

Cette activité est responsable de la destruction d'une paroi rocheuse qui masquait autrefois en partie l'entrée actuelle de la grotte, et sans doute de l'enlèvement des blocs qui devaient se trouver sur le talus.

Pétillon Jean-Marc et l'équipe scientifique



Lames en silex allochtone (Bergeracois ?) du sondage à l'intérieur de la grotte (US 301, 305 et 306 ; dessins S. Pasty).

SALIES-DE-BEARN

Histoire du Sel à Salies-de-Béarn

■ Une utilisation des sources salées dès le Néolithique ?

Après une première année qui visait à mesurer le potentiel du secteur de Salies-de-Béarn pour l'étude des exploitations anciennes des ressources salées, 2013 a marqué le véritable départ de notre projet collectif de recherche.

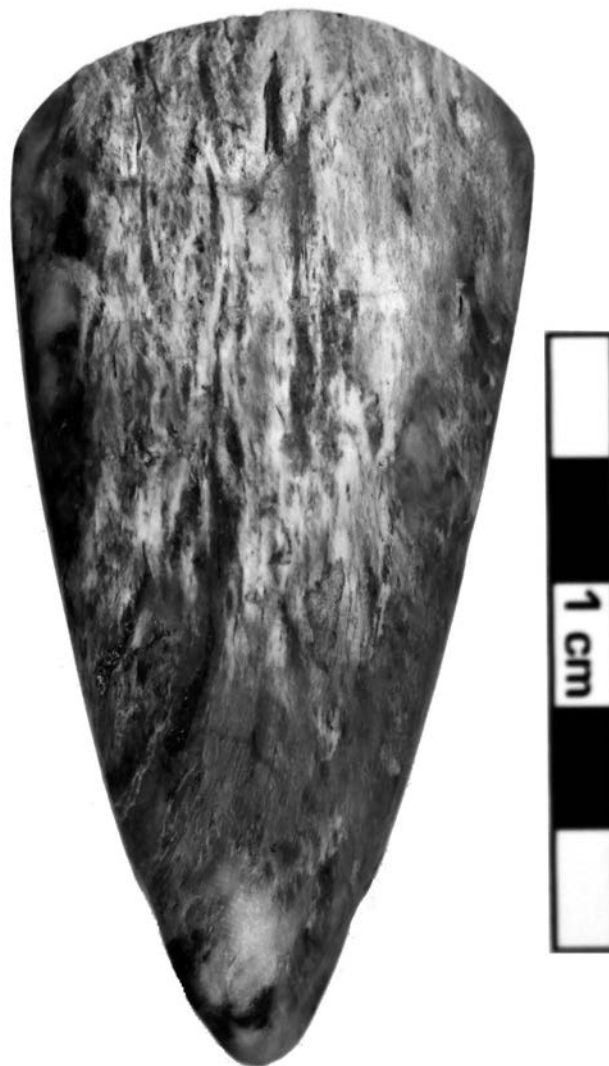
De récents travaux (Marticorena, 2012) ont permis de préciser et compléter le cadre chrono-culturel du Néolithique des Pyrénées nord-occidentales. Si certains points, comme les origines mêmes de ce Néolithique ou la distribution de l'habitat de plein air, restent encore bien flous, un certain nombre de pistes de réflexions et plus encore de tendances semblent se dégager.

Parmi les faits notables, la présence dans le secteur de Salies-de-Béarn d'une concentration de lames polies en roche exogène (fibrolite) apparaît à l'échelle régionale comme tout à fait remarquable (cf. fig.). L'importance du phénomène, les échos à l'échelle européenne et la dynamique des recherches sur le sel nous poussaient à proposer en 2012 une opération programmée sur le secteur de Salies. Conditionnée par le SRA à la nécessité de prendre alors en compte les périodes allant du Néolithique à l'Antiquité incluse, ce qui pouvait apparaître comme une contrainte s'est révélé pour nous l'occasion de proposer un projet ouvert et complet, visant à une meilleure compréhension de l'histoire des exploitations des ressources salées en relation avec les dynamiques d'implantation humaine et l'évolution des conditions paléo-environnementales.

L'opération a comporté une phase de terrain avec la réalisation de carottages dans la vallée du Saleys afin de rechercher les traces des exploitations anciennes des sources salées, mais aussi des carottages dans des zones humides en marges de Salies dans le but de documenter l'évolution des conditions paléo-environnementales de ce secteur de piémont. En outre, le travail sur l'importante documentation disponible, issue de fouilles de sauvetage anciennes ou de prospections, a été poursuivi et l'équipe a été renforcée en ce sens.

Le bilan des travaux peut être considéré comme tout à fait positif. Dans l'approche directe de l'exploitation des ressources salées nous avons pu renforcer nos connaissances, en particulier du point de vue de la dynamique et de la géométrie des dépôts de la vallée du Saleys.

L'étude des contextes archéologiques du Néolithique à l'Antiquité montre le très fort potentiel de ce secteur et sa sous-estimation. Le travail ne demande qu'à être poursuivi, et nous pressentons déjà qu'il pourra



Hache en fibrolite, Salies-de-Béarn. Photo S. Dominguez.

permettre des ré-attributions chronologiques mais également de proposer un regard novateur sur les dynamiques d'implantation humaine sur près de trois millénaires autour des sources salées.

Enfin, les études paléo-environnementales en cours et celles à venir devraient nous permettre de mieux comprendre les dynamiques d'anthropisation du secteur, et compléter utilement les examens du matériel archéologique.

Marticorena Pablo

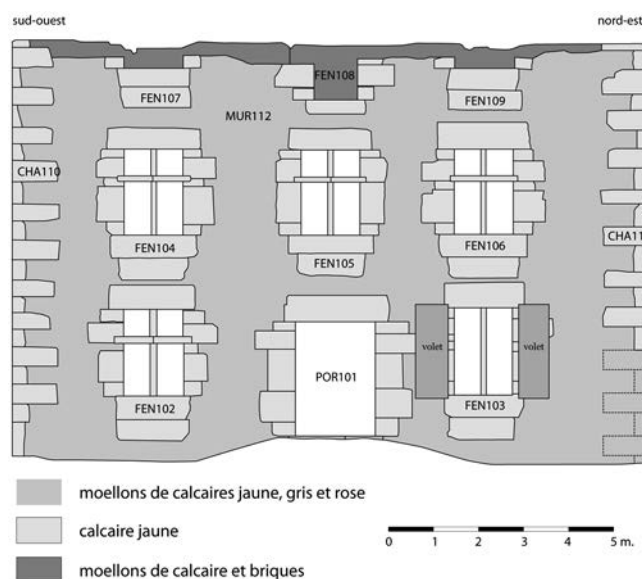
- Marticorena P. Lames polies et sociétés néolithiques en Pyrénées nord-occidentales, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012, 2 tomes.

SARE Maison Haramburua

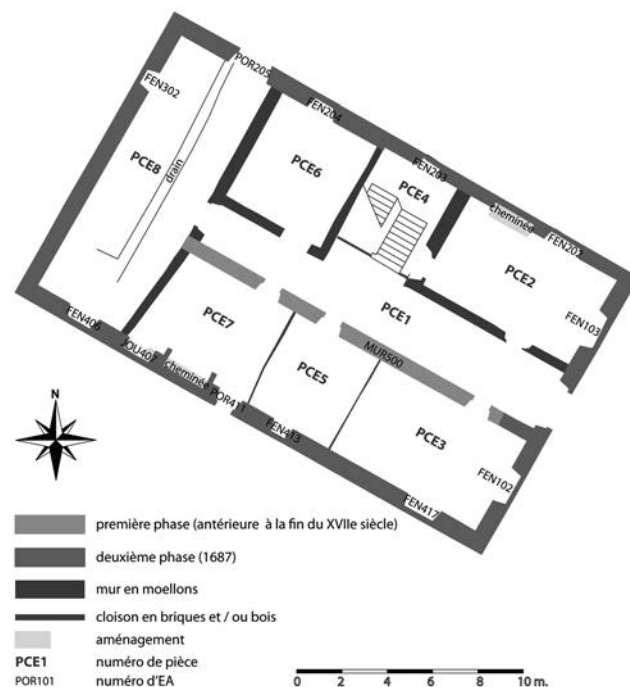
Le domaine d'Haramburua se compose d'un corps de logis principal et de deux tours carrées reliées par un appentis, disposés autour d'une cour centrale, fermée par un mur d'enceinte à portail. Des travaux de rénovation prévoyant des réaménagements tant intérieurs qu'extérieurs ont motivé la réalisation d'une étude archéologique du bâti et la surveillance de divers affouillements liés à l'assainissement.

L'existence d'une maison forte médiévale « Haramburua », possiblement dotée d'une tour, est mentionnée par plusieurs auteurs. Le maintien du toponyme et la situation stratégique, contrôlant le débouché du vallon de Lizuniako, tendent à identifier son emplacement avec celui de l'actuelle maison Haramburua, dont les dates inscrites sur les linteaux attestent d'une construction à la fin du XVII^e siècle. Les documents consultés dans le cadre de l'étude historique sont relativement tardifs. Ils semblent indiquer que les propriétaires de Haramburua avaient un statut socio-économique élevé sans que l'on puisse attester leur noblesse. L'existence d'une chapelle privée va également dans ce sens.

Trois grandes étapes de l'évolution du bâtiment ont pu être déterminées. La première est matérialisée par un mur de refend que l'on peut identifier comme un ancien mur gouttereau (cf. fig.). Il indique probablement la présence ancienne d'une maison orientée nord-ouest – sud-est avec façade à pignon encadrée par deux murs gouttereaux, d'environ 16 m de long. La deuxième phase correspond à une reconstruction de la maison et sa transformation en maison « bourgeoise », vers 1687. La façade principale actuelle au sud-est est alors plaquée contre l'ancien mur gouttereau (cf. fig.). Elle comporte au moins un étage de plus qu'actuellement et mesure plus de 13 m de haut. C'est durant cette période que la maison Haramburua acquiert son statut de construction à caractère exceptionnel, qui a perduré jusqu'à aujourd'hui. À partir du XVIII^e siècle, Haramburua devient une belle maison de maître, dotée d'un certain confort (grandes fenêtres apportant un bon éclairage des pièces, cheminées, évier, « commodités », etc...), digne de la famille de notaires qui l'occupe alors et qui fait inscrire son nom sur le linteau. L'emplacement d'Haramburua sur cette route de passage transfrontalier pourrait lui conférer une position stratégique. Cependant, malgré l'aspect défensif de l'ensemble, aucun autre caractère défensif ou militaire n'apparaît. Il s'agit donc plutôt d'un dispositif de prestige, renforcé par la hauteur imposante du corps de logis avant son arasement. Cette importante modification, qui marque la troisième phase, a rabaisé le bâtiment d'au moins trois mètres. Il est très probable que cet arasement ait eu lieu après un incendie dont on



Relevé de la façade sud-est. Orthophotographie par M. Arbelet et infographie de F. Boisserie et A. Legaz, Hadès, 2012.



Relevé topographique par M. Arbelet et infographie par A. Legaz, Hadès, 2012.

trouve des traces par endroit. C'est durant cette phase que la maison retrouve sa fonction agricole.

L'étude des élévations, malgré des éléments architecturaux observés dont certains en situation de réemploi, ne permet pas à elle seule de dater de façon précise le premier état. En outre, elle n'exclut pas la possibilité d'un état encore antérieur et dont les substructions seraient conservées en sous-sol.



L'enlèvement des dallages et l'abaissement du sol de 0,50 à 0,90 m dans différents secteurs de la maison ont donc offert l'opportunité de sondages qui apparaissaient susceptibles d'apporter des données décisives sur ces questions.

De façon décevante, ceux-ci se sont avérés négatifs tant en termes de structure que de mobilier.

Cette opération archéologique reste toutefois en attente d'achèvement des travaux devant également être engagés dans la cour.

Legaz Amaya

*Néolithique,
Protohistoire*

SAUVAGNON Les Terrailles

Cette opération de diagnostic archéologique s'inscrit dans le cadre de l'aménagement d'un bassin de rétention des eaux pluviales, situé sur la commune de Sauvagnon, au lieu-dit Les Terrailles. L'emprise du projet est implantée dans une zone où plusieurs tumulus sont recensés. L'emprise couvrirait une superficie de 12 500 m², sondée à hauteur de 5,9 %.

Cette opération a permis la découverte d'une structure à galets chauffés attribuable au Néolithique. Quelques vestiges mobiliers lithiques représentés par une lamelle en silex (cassée en deux), des éclats en quartzite et un broyeur en granite ont été prélevés lors de sa fouille.

Nos recherches ont permis également le repérage d'un vaste épandage de charbons de bois (diffus), interprété comme pouvant être un paléosol lié à la présence d'un tumulus situé à environ 15 m de l'emprise du projet. La découverte de ce paléosol pose la question

de son antériorité ou de son synchronisme par rapport au tumulus. En effet, les recherches menées dans le cadre de l'autoroute A65 ont mis en évidence que ces sites tumulaires comportaient des stratigraphies développées, polyphasées, souvent antérieures aux âges du Bronze. Il est possible que des occupations néolithiques aient préexisté à un certain nombre de tumulus protohistoriques. Si la question ne peut être tranchée ici, étant donné l'implantation du tumulus en marge de l'emprise sondée, cette perspective mérite d'être poursuivie dans le cadre d'opérations à venir. Enfin il faut signaler la mise au jour, dans l'horizon Bt, d'un éclat de galet en quartzite présentant de probables traces d'utilisation. Il est attribué au Paléolithique au sens large.

Chopin Jean-François

AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Opérations communales et intercommunales

2 0 1 3

N° Nat.						N°	P.
025824	ISTURITZ - SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Les grottes ornées de la colline de Gaztelu : Isturitz-Oxocelhaya	GARATE Diego	RAR	SUP	152	184
026230	LESCAR - SAUVAGNON	Ilhée et Glisia	D'HERBILLIE Cyrille	PRM	BEN	156	185

Paléolithique supérieur

ISTURITZ - SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE Les grottes ornées de la colline de Gaztelu : Isturitz et Oxocelhaya

Le projet d'étude des grottes ornées d'Isturitz et d'Oxocelhaya a comme but l'étude de l'art pariétal mais également, de manière indirecte, de son lien avec d'autres types d'activités pariétales (dépôts d'objets). Il prend en compte le lien avec les phases d'occupation du site archéologique ainsi qu'avec la formation et l'évolution du karst de la colline. Par conséquent, il est entrepris comme un projet pluridisciplinaire qui comprend des spécialistes des divers champs d'étude.

En 2011, nous avons développé une première campagne de prise de contact avec les sites archéologiques et de révision de toute l'information existante –publiée et non publiée–, comme point de départ pour l'étude intégrale des cavités.

En 2012, les travaux s'étaient concentrés sur la grotte d'Isturitz où nous avons prospecté et documenté l'art pariétal et les os fichés en paroi. Nous avons ainsi répertorié 29 unités graphiques et 280 dépôts. Nous avons aussi avancé dans l'étude d'activités parallèles comme le traitement des oxydes de fer ou la production de l'art mobilier. La restitution tridimensionnelle de la grotte d'Isturitz et une première expertise géomorphologie avaient complété les recherches.

Au cours de la campagne archéologique 2013 les recherches ont porté sur les deux réseaux. A Isturitz, nous avons traité les données du Pilier Gravé à la suite des travaux lasergrammétriques menés en novembre

2012 pendant la fermeture de la grotte au public (cf. fig.). Les données actuellement disponibles, encore préliminaires, confirment l'existence d'un nombre beaucoup plus élevé de figures que celles qui avaient été répertoriées par I. Barandiarán. Le décompte actuel est plus proche de celui d'E. Passemard en 1918. Néanmoins, les attributions de certaines figures qui avaient été réalisées par ce dernier n'ont pas été toujours retenues.

Nous avons répertorié 17 entités graphiques. Il s'agit de treize animaux très divers : rennes, biches, bovidés, oiseaux, un cheval et un glouton, et quatre représentations non figuratives, dont un possible signe, et des traits divers. Toutes les figures sont gravées, et parfois sculptées en bas-relief et en relief différentiel, mais le degré d'achèvement et d'élaboration est inégal entre les différentes parties du Pilier. Quelques figures, particulièrement dans la partie droite, sont des esquisses en relief qui n'ont pas été finalisées.

Dans la partie plus élaborée, qui concerne les représentations les plus connues du grand renne et des cervidés acéphales, deux nouvelles figures ont pu être reconnues ; une figure de salmonidé dans la partie haute et une esquisse d'oiseau. Des petits dépôts d'ocre ont été identifiés dans cette partie, peut-être par imprégnation de la couche archéologique qui recouvrait la partie inférieure du Pilier avant les fouilles Passemard.



Relevé du Pilier gravé de la Grande Salle de la grotte d'Isturitz (Saint-Martin-d'Arberoue).

Nous avons aussi prélevé des dépôts d'os insérés dans les parois de la salle Saint-Martin et de la salle des Phosphates pour leur datation par ^{14}C -méthode de l'ultrafiltration-, afin de mettre en contexte ce type d'évidence très caractéristique de la grotte.

En ce qui concerne l'étude karstologique du réseau supérieur, les recherches dirigées par N. Vanara se sont concentrées sur les formes de corrosion des grands spéléothèmes et sur la fermeture des entrées. La coupe topographique de la colline réalisée, sur laquelle ont été reportés les deux réseaux, nous aidera à valider les différentes hypothèses.

Dans la grotte d'Oxocelhaya, les travaux se sont déroulés dans la galerie Laplace sous la forme de

prospection et de documentation de l'art pariétal. Les entités graphiques répertoriées sont au total de 22, distribuées en 8 panneaux différents tout au long de la galerie. Il s'agit de sept chevaux, un bison, une biche et de cinq taches, six traits indéterminés et deux points. La plus grande partie des animaux sont gravés au moyen des incisions très fines. Le bison et deux chevaux ont été peints en noir, tandis que la plupart des tâches ont été faites en rouge.

Les travaux de topographie dans la grotte d'Oxocelhaya nous ont fourni un plan de la cavité jusqu'au secteur Hariztoya, et plusieurs sections transversales.

Garate Diego

Gallo-romain,
Moyen Âge

LESCAR ET SAUVAGNON Ilhé et Glisia

■ Contexte historique

Les diverses sources bibliographiques, issues notamment des travaux de la Société des Sciences, Lettres et des Arts de Pau et du Béarn et de différents érudits du XXe siècle et regroupées par Jacques Seigne dans un article récent (Seigne, 2008), nous apprennent que les sites d'Ilhé et du « Glisia », localisés

au cœur de la zone du Pont Long au Nord-Ouest de Pau, ont éveillé très tôt la curiosité des chercheurs. Des visites et même des initiatives de fouilles furent entreprises sur des espaces agricoles en limite des communes de Lescar et de Sauvagnon. En effet, les réflexions fondées sur la proximité immédiate de la voie gallo romaine secondaire menant de *Beneharnum*



à *Atura*, sur la présence du toponyme « *Glisia* » et sur l'établissement du village médiéval d'Illhé référencé dans les cartulaires du Béarn et de l'Ossau, semblaient conforter la présence de vestiges historiques.

S'agissant du « *Glisia* », les recherches des érudits locaux de la fin du XIXe et du début du XXe siècles nous rapportent les indices de l'existence d'une butte carrée d'une cinquantaine de mètres de côté, aujourd'hui complètement arasée, qui aurait abrité des fondations de murs et contenu des fragments de tuiles. En l'état actuel des connaissances, le site correspondrait plutôt, selon J. Seigne, à un retranchement terrassé mais dont la fonction et la datation sont cependant inconnues.

Concernant Illhé, les éléments transmis par M. Marca révèlent que ce hameau ayant appartenu au domaine ecclésiastique depuis le XIe siècle, aurait été détruit par les Ossalois en 1337. La présence de petites parcelles morcelées le long de l'Ayguelongue serait susceptible d'attester une organisation spatiale urbaine.

Par ailleurs, des vestiges d'origine indéterminée, comme une voie de circulation et un *casterailla*, auraient été également repérés à proximité immédiate des deux emplacements précités.

■ L'intervention

L'autorisation d'intervention sollicitée en 2012 auprès du service régional d'archéologie d'Aquitaine avait donc pour objectif de retrouver des indices susceptibles d'apporter un éclairage supplémentaire aux connaissances actuelles. Les recherches ont été conduites sur les terrains agricoles référencés sur le plan cadastral : ZD 38 à Sauvagnon et AL 164 à Lescar. Ces zones d'exploration choisies de part et d'autre du ruisseau de l'Ayguelongue correspondent au mieux aux toponymes repérés sur le cadastre napoléonien.

L'intervention a regroupé six personnes et a consisté en une prospection visuelle de 4 h, réalisée conjointement avec l'utilisation de trois appareils électro magnétiques. Les conditions météorologiques de cet hiver 2013 conjuguées avec la précocité de l'ensemencement des cultures n'ont pas permis une exploration soutenue de ce site.

Le premier constat est que le terrain situé sur la commune de Lescar est soumis aux risques répétés d'inondations par le ruisseau ce qui semble contradictoire avec l'implantation présumée de l'édifice religieux que le toponyme occitan du lieu, à savoir *Glisia*, laisse supposer. Sur les parcelles situées au nord, la configuration du terrain ne permet l'implantation de lieux de vie que sur la partie haute qui prend forme très rapidement après l'espace emprunté par le ruisseau. C'est donc ce secteur qui aurait accueilli les habitations du village médiéval d'Illhé.

■ Résultats

L'effectif du mobilier exhumé est faible et son inventaire n'apporte pas d'éléments probants permettant de corroborer les hypothèses d'occupation du site. Les objets métalliques récupérés, hormis la profusion de débris métalliques contemporains, se limitent à un clou et à un anneau en bronze, ce dernier étant susceptible d'avoir été utilisé comme pièce de harnachement. La présence sur ces terres de zones de décharges sauvages très polluantes, compliquant la recherche de petites cibles métalliques, peut expliquer la rareté des découvertes métalliques des périodes historiques correspondant à notre étude. Par ailleurs, la particularité des morceaux de céramique retrouvés en faible quantité - une panse et un fragment de plaque de sol - n'autorise pas à apporter une chronologie précise.

Il est tout de même important de signaler la découverte d'un élément partiel de meule ayant les caractéristiques suivantes : les traces d'usures circulaires sont celles d'une meule rotative ; le diamètre est de l'ordre de 36 centimètres ; la face d'utilisation est plane, très légèrement bombée ; la couleur brune à rougeâtre est celle d'un grès rouge de type *méta*.

Il apparaît sur cette meule rotative à main : la face active pleine ; l'enlèvement rectangulaire qui recevait le « manche » permettant de la faire tourner ; l'oeillard permettant d'introduire le grain.

L'interprétation initiale a été confirmée par André Guillin, amateur éclairé, spécialiste de ce type de mobilier. La facture gallo romaine de ce fragment est probable. Cet outil de vie quotidienne dans ce contexte est un indice séduisant pour supposer l'emplacement d'un lieu de vie, sans toutefois prouver formellement la présence d'un village médiéval, ni même d'un établissement antique permanent.

■ Perspectives

La continuité d'une exploration sur ce secteur serait judicieuse avec le souci de mieux cibler les recherches. Elle pourrait être d'autant plus intéressante qu'une zone référencée « le *casteralla* » sur laquelle on devine des fossés a été repérée au nord est. De même, la présence d'un pavage en gros galets d'un tronçon de chemin qui pourrait correspondre au tracé d'une voie secondaire gallo-romaine a été aperçue à proximité.

D'Herbillie Cyrille

- Seigne J. *Glisia*, tucoü et autres monuments oubliés ou disparus du territoire de Lescar-Beneharum, in Réchin F. et Barraud D. dir, Lescar-Beneharum, ville antique entre Pyrénées et Aquitaine, Actes du colloque de Lescar, 14-15 janvier 2005, *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hors série n°3, p. 307-319.